

QUE REGARDENT
CES ITALIENS ?...

30 millièmes

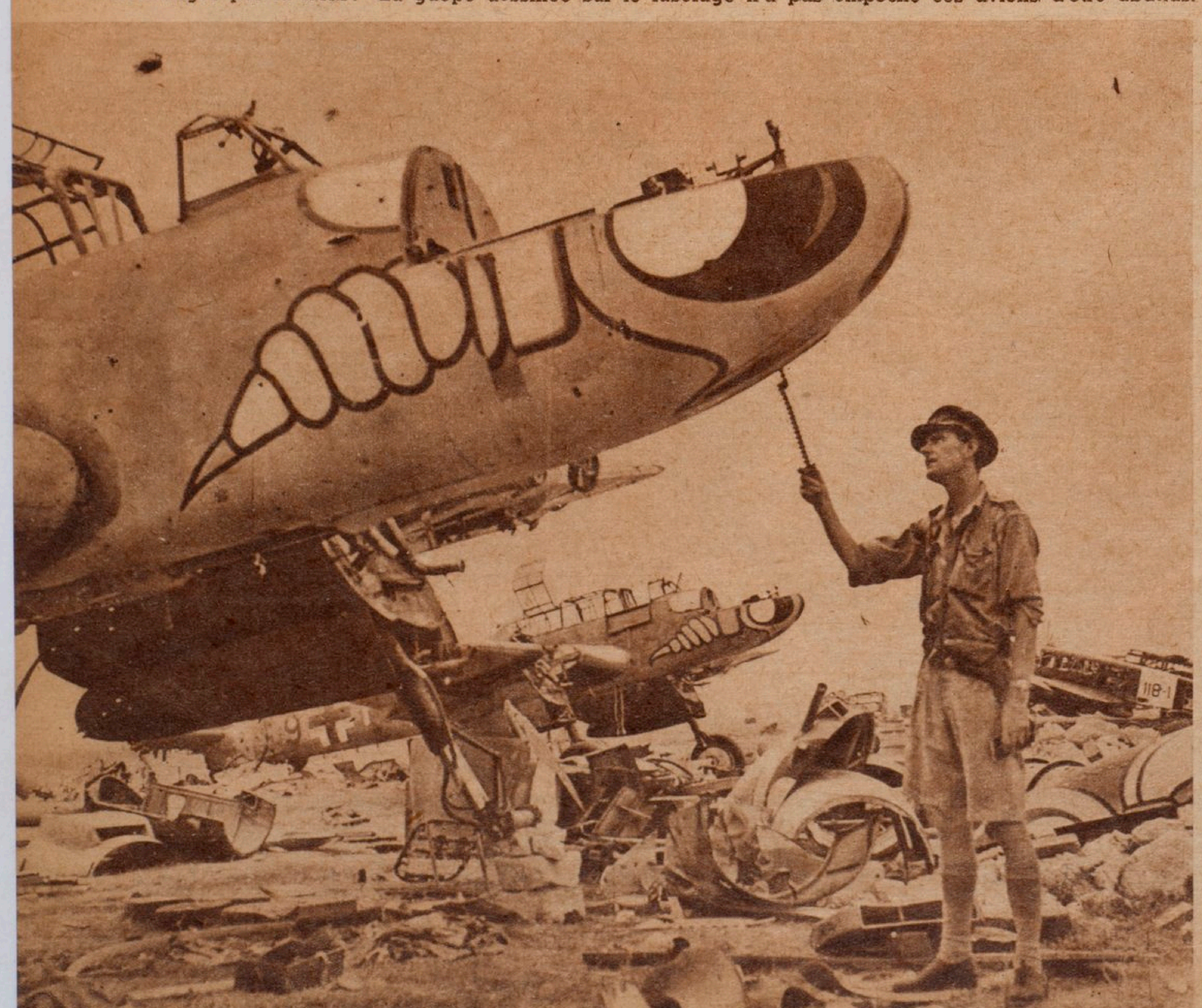
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

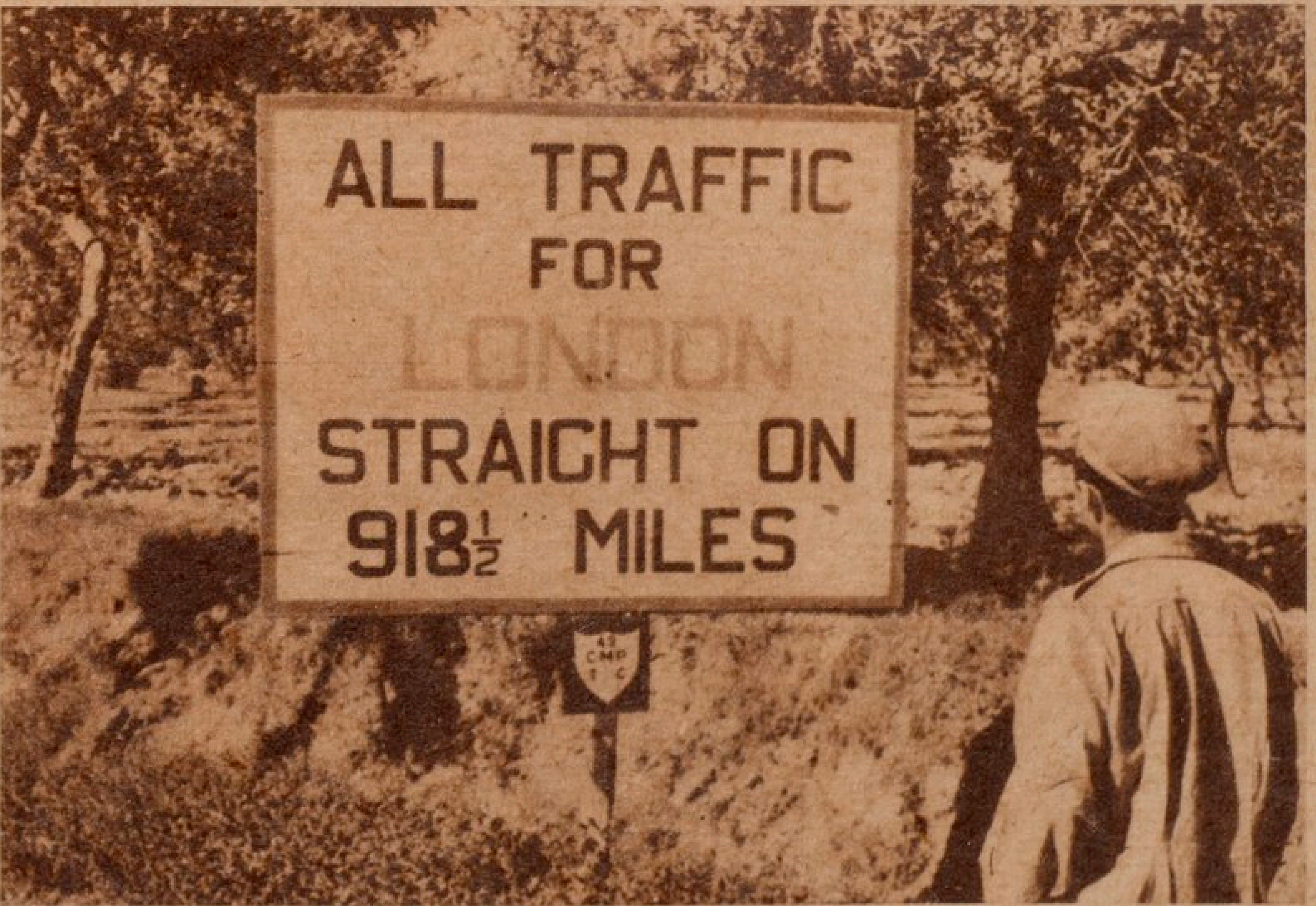
No. 739 — LE CAIRE (EGYPTE)
7 NOVEMBRE 1943

Les troupes alliées voient en Italie leur action ralentie du fait du mauvais état des routes que des pluies battantes ont transformées en véritable bourbier. Néanmoins leur avance se poursuit systématiquement et de nouvelles positions tombent chaque jour entre leurs mains. Voici un soldat dont les pieds enfoncent dans l'épaisse boue sur laquelle on aperçoit les traces de lourds véhicules qui l'ont traversée.

SUR LE FRONT ITALIEN

Ci-dessous : Dans un aérodrome italien actuellement entre les mains des Alliés, des avions bimoteurs Me-100 appartenant à la fameuse escadrille des « Guêpes » gisent au milieu des nombreux débris des appareils de la Luftwaffe endommagés par la R.A.F. La guêpe dessinée sur le fuselage n'a pas empêché ces avions d'être abattus.





Quelque part en Italie, ce placard indique que la distance qui sépare le front de Londres est de 918 milles, soit près de 1.500 kilomètres. Mais l'avance des armées alliées réduit chaque jour cette distance.

Ci-dessous : la R.A.F. est passée par là... A Battipaglia, dans la région de Naples, un aérodrome ennemi est encore en flammes par l'effet des raids de l'aviation alliée au moment de son occupation.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

DEBACLE ou REPLI ?

Le bilan de la troisième campagne d'été en Russie montre que le haut commandement soviétique a fait preuve d'une supériorité stratégique constante. A la fin du mois d'août encore, l'observateur était tenté de conclure qu'une simple bataille frontale se poursuivait sur toute l'étendue comprise entre le lac Ladoga et la mer d'Azov ; il n'apercevait point de manœuvre systématique, soigneusement conçue et poursuivie.

Aujourd'hui, un examen plus attentif, à la lumière des développements militaires en cours, permet de dégager le rôle des diverses batailles régionales par rapport à la situation générale. Le secteur situé entre Kharkov et Kiev constituait un centre de gravité bien distinct. Toutes les autres actions offensives entreprises par les Russes après le grave échec de l'offensive allemande contre Koursk en juillet, et déclenchées successivement dans les secteurs de Léningrad, de Staraya Russa, de Smolensk et de Briansk, avaient eu pour objet de fixer les maigres réserves stratégiques du G.Q.G. allemand et de diminuer par là, autant que possible, sa liberté d'action.

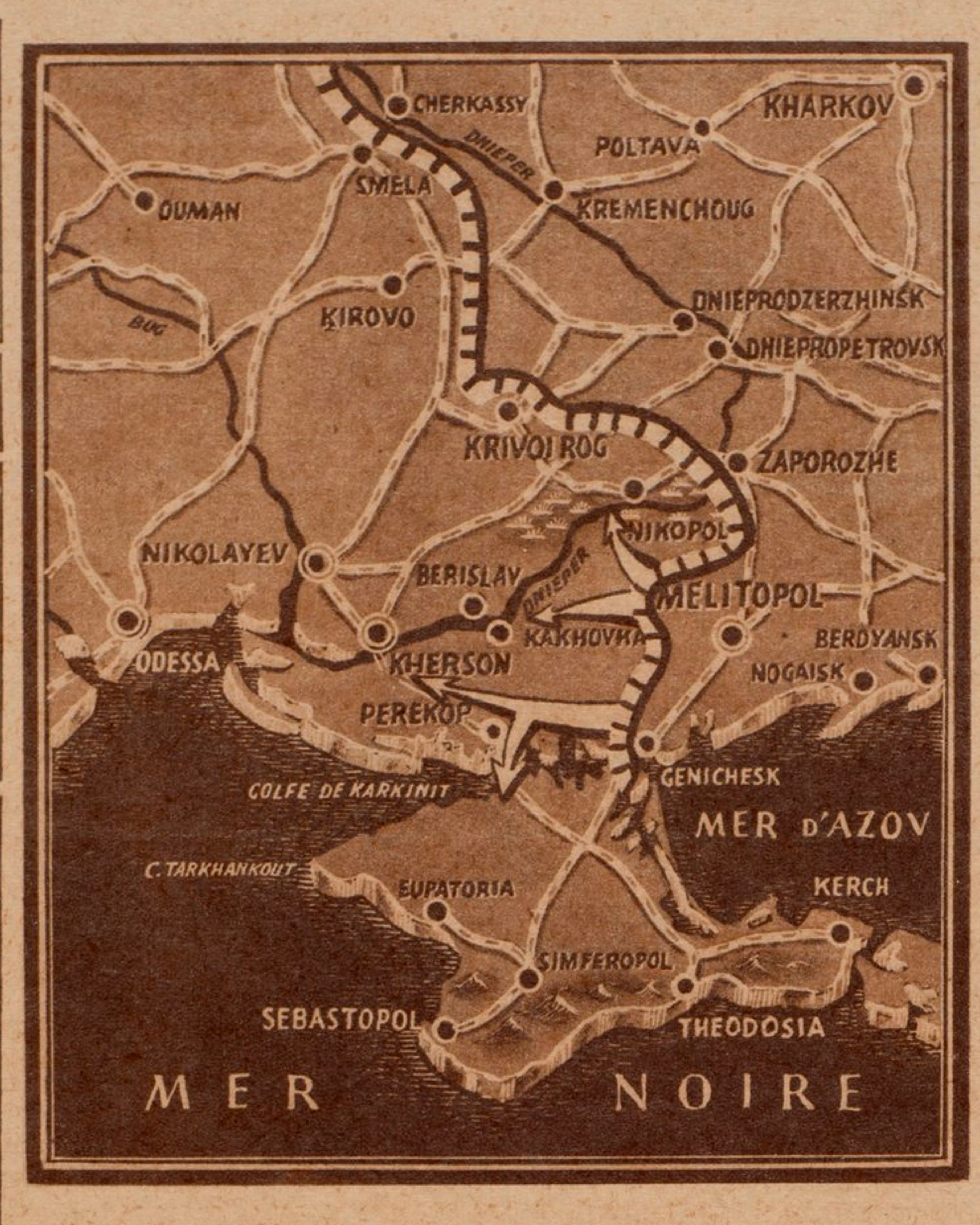
Sous la pression des armées soviétiques, le haut commandement allemand avait manifestement pris la décision d'opérer avant le début de l'hiver un repli général vers un front moins large, desservi par des lignes de communication moins longues. Mais une retraite de cette envergure, dont la première étape devait être le recul derrière le Dnieper, exigeait un temps considérable, tant pour l'exécution des préparatifs indispensables que pour l'opération elle-même. Il s'agissait, en effet, de transporter des masses énormes d'hommes et de matériel conformément à un plan compliqué dont l'horaire devait être rigoureusement maintenu. On ne saurait trop insister sur le volume des immenses dépôts de matériel qui devaient être évacués avant que les mouvements des unités combattantes ne pussent commencer. D'autre part, il faut se rappeler que l'indigence relative du réseau ferroviaire russe a obligé les services de ravitaillement de l'armée nazie à constituer un peu partout des amas de matériaux qui n'eussent pas été nécessaires en Europe occidentale. Et pour que le front allemand pût effectuer son repli sans pertes trop élevées, il aurait dû tenir pendant plusieurs semaines, ce qui explique la résistance obstinée opposée par les Allemands dès le début.

Les Russes ont manifestement réussi une manœuvre audacieuse en forçant le Dnieper au sud de Krementchoug. Cependant, le gros des forces ennemies en retraite a réussi à se dégager à temps, et, à l'exception de la plaine de Nogaïsk où le repli allemand s'est transformé en débâcle, la manœuvre à laquelle la Wehrmacht a été forcée n'a pas encore dégénéré en catastrophe. Néanmoins, les pertes matérielles qu'elle a subies et la pression constante que les forces alliées exercent sur le front italien pourraient amener à bref délai une dislocation allemande dans le sud de la Russie. Ainsi, la totalité des armées nazies serait finalement acculée à une déroute désordonnée, dont il semble qu'on aperçoive maintenant les prodromes, déroute qui pourrait aboutir à une débâcle définitive.

NOTRE COUVERTURE

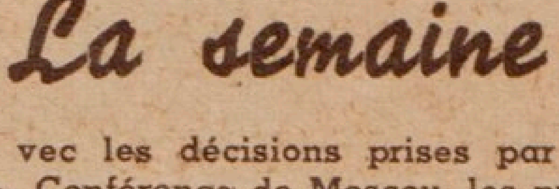
QUE REGARDENT CES ITALIENS ?...

Rien n'indique mieux la confiance des Italiens dans les armées anglo-américaines que la photo que nous publions sur notre couverture et qui représente des civils italiens, massés sur un promontoire de la ville de Canosa et assistant avec une expression de vive satisfaction à une bataille entre les troupes de Kesselring et la VIIIème Armée.



LA DÉROUTE NAZIE EN RUSSIE

Le haut commandement allemand ayant retiré des troupes du secteur méridional pour tenir Kiev à tout prix, les généraux russes découvrirent le point faible et lancèrent une violente offensive au sud de Mélitopol. Le front céda rapidement et une avalanche de troupes, de tanks et de canons se déversa dans la brèche ouverte. Deux poussées irrésistibles se dirigèrent, l'une vers Kakhovka, sur le Dnieper, et l'autre suivit la principale ligne de chemin de fer qui relie la Crimée à la métropole et captura en l'espace de deux jours Genitchesk et Pérékop, coupant définitivement toute voie de retraite par terre à la garnison de la péninsule. Cette même armée se dirige à pas de géant vers Kherson, à l'embouchure du Dnieper. Pendant que de violents combats se déroulent autour de Krivoï-Rog et de Nikopol, les nazis sont en pleine déroute dans la plaine de Nogaïsk. Plus de 60.000 prisonniers auraient été faits et un butin « colossal » capturé. Toute apparence de front a disparu dans ce secteur. Plus au sud, d'autres troupes rouges ont pénétré dans l'isthme de Pérékop et occupé Armyansk, huit kilomètres plus au sud. La radio allemande a déclaré que le haut commandement russe s'apprêtait à lancer un grand nombre de parachutistes sur la garnison nazie et roumaine de la presqu'île. Elle a également annoncé que les Russes avaient déjà commencé à débarquer dans la presqu'île de Kerch. Les Allemands essaieront-ils de tenir la Crimée à tout prix ou bien l'évacueront-ils ? Le rembarquement par mer leur coûtera certainement cher, car la flotte russe et son arme aérienne, qui possèdent la maîtrise en mer Noire, sont là qui veillent.



Avec les décisions prises par la Conférence de Moscou, les principes de la Charte de l'Atlantique deviennent une réalité vivante. Les préjugés désuets qui existaient dans les divers camps alliés tendent à disparaître. On s'est rendu compte que la dissolution du Komintern correspond à la politique fondamentale de l'U.R.S.S., basée, comme celle des grandes puissances occidentales, sur le droit des peuples de choisir la forme de leur gouvernement et celle de leur structure sociale et économique.

La Conférence a jeté des bases solides pour une « étroite collaboration » des trois puissances qui y étaient représentées, dans la guerre et dans la période d'après-guerre.

1. — La déclaration commune met définitivement fin aux bruits répandus par la propagande hitlérienne pour faire croire à une divergence entre les Alliés et les Russes sur la conduite des opérations militaires. Dans le but d'écourter la guerre, une coopération régulière sera vraisemblablement établie dans ce domaine, au moment opportun.

2. — Le fascisme et toutes ses institutions seront détruits dans les pays libérés. Aussitôt que les opérations militaires le permettront, un régime démocratique devra y être instauré. Les armées de libération russes ou alliées ne seront pas employées à des fins politiques autres que celles prévues par l'accord. Un organisme consultatif, la Commission Européenne, composé des représentants des trois puissances, examinera avec les pays intéressés les problèmes politiques ou autres qui surgiront.

3. — Pour l'après-guerre, les principes arrêtés marquent un nouveau pas vers le « maintien de la paix et de la sécurité internationales ». A cet effet, il a été prévu de créer une organisation internationale des nations et de conclure un accord pour la réglementation des armements.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les décisions prises à Moscou sur les problèmes essentiels de notre époque ; l'accord a été réalisé sur les principes et sur les organismes chargés de les appliquer.

Dans cet accord, et dans la promesse des trois grandes puissances de poursuivre leur collaboration actuelle dans la paix, réside le « succès extraordinaire », comme l'a qualifié le président Roosevelt, de la Conférence.

Deux isolationnismes, incompatibles avec l'esprit de notre temps, sont sur le point d'être définitivement rejetés : celui de l'U.R.S.S., tenue plus ou moins à l'écart des affaires européennes après la dernière guerre, et celui des Etats-Unis qui aurait pu être catastrophique, sans la clairvoyance des dirigeants américains.

Souhaitons, en passant, qu'une réforme constitutionnelle vienne limiter dans un proche avenir les prérogatives exceptionnelles du Sénat américain en matière de politique étrangère. Le sort des Etats-Unis — et celui du monde — ne sauraient dépendre d'une minorité de sénateurs, qui ne représentent, au mieux, que le tiers de l'opinion publique américaine.

Ceux qui craignaient que l'Armée Rouge victorieuse ne venge les atrocités commises en Russie par des atrocités encore plus terribles ont dû être rassurés. L'U.R.S.S. fera une distinction entre les innocents et les coupables. Ces derniers passeront en jugement dans les pays mêmes où ils ont commis leurs crimes et devront être livrés au moment de l'armistice.

L'avertissement solennel contenu dans la déclaration commune ne peut que recevoir l'approbation unanime. Il est cependant regrettable qu'un avertissement aussi précis n'ait pas été publié plus tôt...

Le passage relatif à l'indépendance de l'Autriche a été qualifié de nouvelle offensive politique alliée. Il rappelle à certains égards l'attitude américaine en Afrique du Nord après la défaite française, ainsi que les nombreux messages adressés par M. Churchill à l'Italie avant sa reddition. En faisant coïncider leurs offensives politiques avec les opérations militaires, les Anglo-Américains ont obtenu de brillants résultats, tout en sauvant des vies humaines. La paternité de la déclaration autrichienne peut donc leur être attribuée.

Ainsi, la stratégie alliée commence à prendre forme. L'appel aux Autrichiens laisse entendre que, dans un avenir plus ou moins proche, les armées alliées seront aux portes de l'Autriche, ce qui suppose l'occupation préalable de toute l'Italie, et l'invasion, ou tout au moins la neutralisation, de la presqu'île balkanique.

Si tel est le plan allié, on s'expliquerait facilement que de nouvelles forces ne soient pas jetées en Italie pour emporter à tout prix une décision rapide.

De Crimée, où l'Armée Rouge progresse rapidement, partirait une offensive russe contre les Balkans. Les puits de pétrole roumains seront bientôt à la portée des bombardiers soviétiques et Sébastopol est bien situé pour servir de point de départ à une armée d'invasion.

Des opérations parallèles alliées et russes pourraient se dérouler aux Balkans avant le printemps prochain.

D'Alger, à l'autre extrémité de la Méditerranée, arrivent les nouvelles de la réunion de l'Assemblée Consultative provisoire française. La France occupée y fait entendre sa voix par ses nombreux représentants.

Dans cette réunion, c'est la France démocratique et républicaine qui ressuscite, grandie par trois années de sacrifices, pour reprendre une place digne de son histoire parmi les grandes Démocraties. — J. A.

LE LION ET LA LOUVE

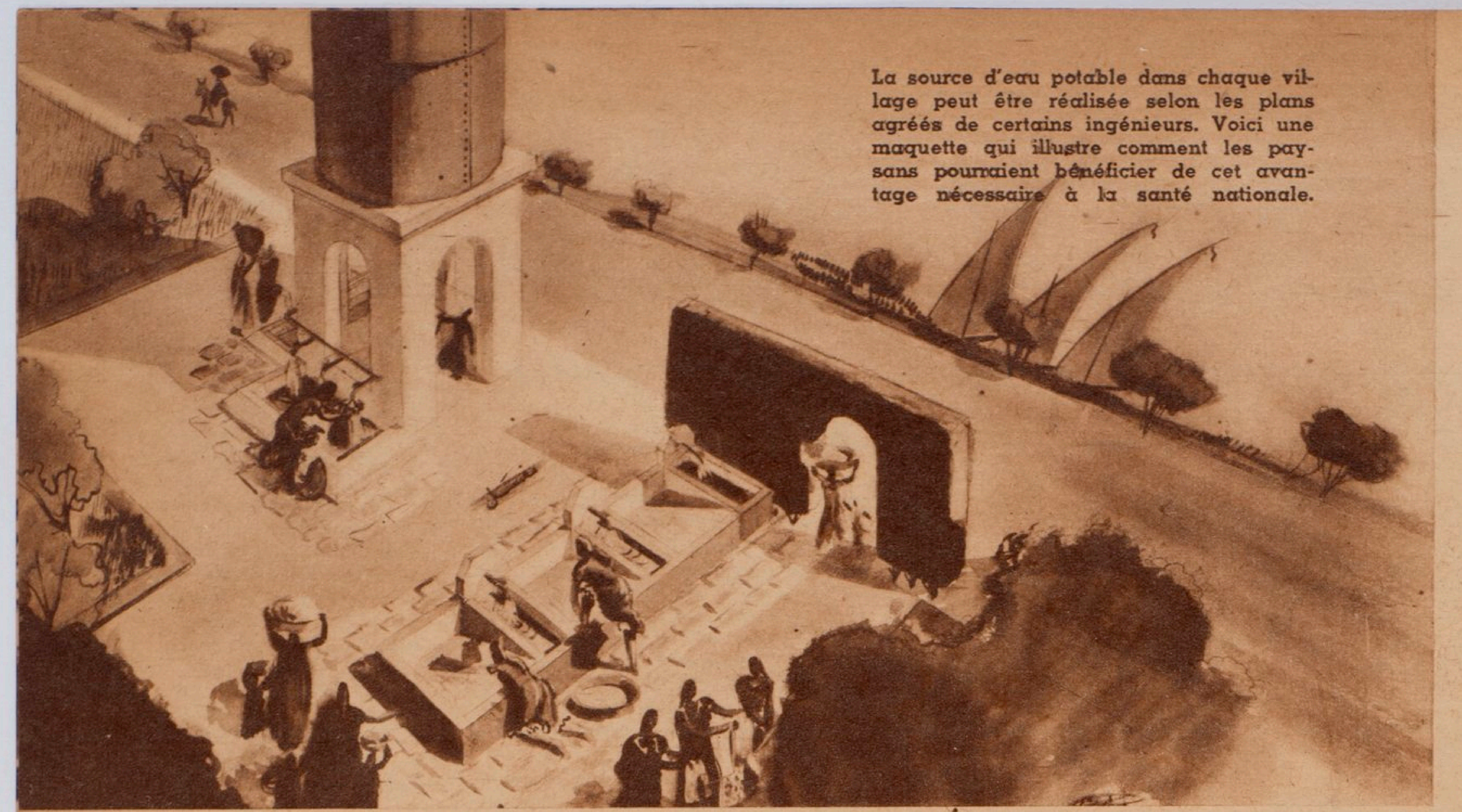
Sur les murs d'une usine de guerre, dans cette ville italienne récemment occupée par les troupes alliées, s'étendait une affiche de propagande mussolinienne représentant la louve romaine — celle qui allaita Romulus et Remus — en train de mordre furieusement dans les flancs d'un gigantesque lion, à l'aspect paisible et doux. Au-dessous du dessin, à la craie, avaient été écrits ces mots en italien : « Il n'est guère étonnant qu'elle perdît la tête et devînt enragée. Avec les rations qu'on nous distribue ! »

(Manchester Guardian)



LE COMTE SFORZA EN FAMILLE

Après dix-huit ans d'exil en Amérique, le comte Sforza, connu pour ses menées antifascistes, est revenu en Italie. Il a eu plusieurs entrevues avec le maréchal Badoglio à la suite desquelles il a déclaré être prêt à collaborer avec lui pour chasser les Allemands du territoire italien. Mais tant Sforza que Benedetto Croce refusent de reconnaître la monarchie. Il se trouve en ce moment à Naples après être passé par l'Angleterre et l'Afrique du Nord. On le voit ici, dans sa maison de New-York, entouré de sa femme et de sa fille.



La source d'eau potable dans chaque village peut être réalisée selon les plans agréés de certains ingénieurs. Voici une maquette qui illustre comment les paysans pourraient bénéficier de cet avantage nécessaire à la santé nationale.

L'Egypte d'après-guerre

UN MEDECIN pour chaque village

Parmi les réformes sociales proposées par le plan Beveridge, l'assurance médicale joue un rôle important. En Egypte, une réforme semblable est nécessaire. Les statistiques indiquent que la population égyptienne des campagnes, qui constitue l'ossature du pays, souffre de deux ou trois maladies parasitaires endémiques.

Pour rendre à la nation sa vigueur, pour éviter que les trente pour cent de son énergie ne soient absorbés par la guerre interne des parasites et des microbes, il faut appliquer des mesures de portée sociale.

Le professeur Dr Khalil Abdel Kalek bey, contrôleur général de l'administration des maladies endémiques (dont fait partie la section de la malaria du ministère de l'Hygiène), parasitologue de renommée mondiale, a élaboré depuis 1924 un projet d'amélioration du système de secours médical et de l'hygiène des campagnes égyptiennes. Largement répandues, ses idées reçoivent aujourd'hui l'appui des milieux dirigeants.

Il nous a accordé un entretien, au cours duquel il a exposé son système dans son ensemble.

Je crois que des réformes dans l'organisation médicale peuvent, en vingt-cinq ans de travail continu et progressif, rendre au peuple la santé qu'il a perdue pour des raisons endémiques. Les maladies parasitaires sont la plaie de l'Egypte. La chaleur et l'humidité du climat égyptien, et la qualité du sol, permettent aux parasites, néfastes au corps humain, de se développer et de se répandre.

Mais on peut lutter contre eux.

Dans la lutte contre la bilharzia, les méthodes découvertes ces dernières années ont donné d'excellents résultats. L'emploi du sulfate de cuivre dissout dans les canaux, à doses infinitésimales, se généralisera dans toutes les régions à irrigation pérenne.

A Kom-Ombo, on s'était aperçu que les canaux où étaient lavées les chaudières en cuivre de la Société des Sucreries ne contenaient pas de parasites. On en a conclu que le sulfate de cuivre désinfectait les eaux d'irrigation.

Le nettoyage des canaux, aux époques de sécheresse, et la chasse aux coquilles porteuses du parasite, est une autre méthode utilisée avec succès.

La lutte contre le moustique porteur de la nouvelle et dangereuse malaria, le gambia, se poursuit dans les petites étendues d'eau de Haute-Egypte. Elle promet de meilleurs résultats que dans les grandes nappes des rizières de Basse-Egypte, où se développe le moustique de la malaria commune.

La « politique gouvernementale » contre les parasites est le commencement de la réforme. Elle doit se compléter par une rénovation de notre organisation médicale.

LE CADRE ÉCONOMIQUE ET CULTUREL

Au problème de l'hygiène se rattachent les problèmes économiques et culturels. Le taux d'intérêt élevé du capital avancé à l'agriculteur, la cherté du loyer de la terre, enlèvent au paysan une part du produit agricole. Sa nourriture est pauvre et mal équilibrée, insuffisante pour un corps qui travaille tout le jour. Les paysans qui ont du lait de leurs gamousses le vendent pour acheter du pain de maïs ; pourtant le lait contient des éléments naturels nécessaires à leur santé.

Encore faut-il que le fellah profite de la nourriture qu'il mange, que son corps ne soit pas affaibli par deux ou trois cents parasites qui prélèvent sur ses forces une part substantielle.

On m'a demandé s'il valait mieux pour un pays qu'il subisse les effets d'une épidémie de choléra, qui tue une grande partie de sa population, ou qu'il souffre de l'attaque endémique des parasites. Pour l'individu, le parasite est moins dangereux ; mais pour la nation, l'attaque du choléra, qui enlève momentanément une partie de ses habitants, laissant aux autres le plein usage de leur vigueur, est moins nuisible à la longue. L'affaiblissement causé par les maladies endémiques ralentit l'essor physique et culturel de la nation.

LES DÉFAUTS DE LA CENTRALISATION

Le régime sanitaire actuel a été conçu dans l'idée de la défense contre les épidémies qui se déclarent. Songez aux pompiers qui accourent quand un incendie s'est déjà propagé.

Le taux de la mortalité s'est maintenu en Egypte aux environs de 40 pour mille depuis le début du siècle jusqu'aujourd'hui, tandis qu'il a baissé dans d'autres pays jusqu'à 10 pour mille ; la durée moyenne de la vie est chez nous de 33 ans, tandis qu'elle atteint en Amérique 69 ans. Pour atténuer ces malheurs sociaux, notre politique a été dominée jusqu'ici par un souci de centralisation administrative, de surveillance totale des ramifications provinciales.

Dans certains villages, la seule trace de l'administration sanitaire se réduit à l'enregistrement des naissances et des décès, la vaccination contre la variole, la lutte contre les maladies internes...

Un petit fonctionnaire de la ville la plus éloignée doit demander au Caire la permission de prendre un congé de deux jours. Ce système, par sa lourdeur et son insuffisance, empêche les dirigeants d'entreprendre des mesures audacieuses. Aussi, les initiatives individuelles pour parer aux plus graves attaques des maladies se sont-elles multipliées, mais sans ordre et sans méthode.

LES AUTORITÉS LOCALES

« Toute la puissance nécessaire, disait en 1869 le Comité Royal Britannique d'Hygiène, pour l'hygiène d'une ville ou d'une région, doit être sous la surveillance d'une seule autorité. Il importe qu'aucune région ne manque d'une autorité sanitaire responsable, et qu'il n'y en ait qu'une. »

Celle-ci s'occupera essentiellement de parer aux grands problèmes de la santé publique et surveillera la technique des autorités locales.

Dans un pays démocratique comme le nôtre, la réforme en vue de décentraliser l'organisation sanitaire reposerait sur un organe électif. On pourrait utiliser le Meglis de Moudirieh et les Meglis el Balad. Le pouvoir local supporterait le poids des dépenses. Il aurait le droit de percevoir des taxes dans des limites prévues. Peut-être ces taxes seraient-elles instituées en une sorte d'impôt progressif exonérant les pauvres, frappant plus lourdement les riches.

LE MÉDECIN SANITAIRE

Le système se complète par la nomination, dans chaque région, d'un médecin sanitaire qui concentre la surveillance générale. On éviterait ainsi que les autorités sanitaires inférieures soient soumises à des influences locales, qui les feraient dévier de leur but.

C'est pourquoi je crois que les autorités sanitaires devraient avoir un rayon plus large que les Meglis de village, et embrasser 30.000 habitants.

En établissant ce chiffre, j'ai considéré la puissance de travail du médecin sanitaire, qui peut, avec ses assistants, surveiller aussi la propreté publique, la qualité des aliments, etc.

Ces mêmes autorités pourraient prendre à leur charge d'autres services publics : l'instruction, la création de routes et leur entretien, l'organisation de moyens de transport.

LES TACHES DU MÉDECIN SANITAIRE

Ce système garantit la santé de l'individu et de la communauté. Le médecin sanitaire, qui en est la pièce maîtresse, doit se dévouer à la cause sociale. Il ne concurrencera pas le médecin libre. **Il améliorera la santé générale, et sera le représentant du ministre de l'Hygiène dans sa localité.** En concentrant sur lui-même le pouvoir sanitaire, il pourra surveiller l'autorité élue. Il travaillera dans le cadre des lois du pays, il évitera de s'occuper d'aucune activité qui détournerait son attention des problèmes sociaux. Il pourra déléguer à certains techniciens la mission de généraliser la construction des latrines et des égouts dans les villages, où une statistique a révélé que moins de 2 pour cent des habitations possèdent un lieu d'aisance plus ou moins régulier.

Appuyé par les autorités sanitaires, le médecin fera forer des puits contrôlés régulièrement. Des essais gouvernementaux ont établi que des nappes d'eau souterraines entre 20 et 40 mètres de profondeur peuvent fournir de l'eau potable à toute l'Egypte.

Les conseils du médecin guideront les techniciens qui établiront les plans d'urbanisme. Il empêchera que des familles composées de 6 ou 8 membres vivent dans une seule pièce exiguë avec le bétail et les animaux de basse-cour.

L'ASSURANCE MÉDICALE

Les progrès des soins médicaux ont été vastes, ces dernières années. Mais le nombre élevé des malades encombre les installations existantes. Un seul médecin soigne plusieurs centaines de patients dans un nombre d'heures limité, moins de 5 en général. La recherche clinique se limite trop souvent à un examen superficiel conduisant à des soins inefficaces. Les riches font agir leur influence pour se faire soigner en premier lieu. Pourtant les centres de soins médicaux ont été créés pour les indigents et doivent leur être entièrement consacrés.

Pour remédier à cet état de choses, le système sanitaire se complétera par l'assurance médicale que le plan Beveridge préconise en Angleterre. **Le mot d'ordre de la politique sanitaire sera : un médecin dans chaque village.**

Les projets futurs exigeront l'institution d'un médecin pour 10.000 habitants.

Les médicaments prescrits seront distribués gratuitement. **Les soins seront gratuits pour les personnes jouissant d'un salaire inférieur à une limite fixée.** En cas de maladie incurable qui empêche le travailleur de se livrer à toute activité, une pension lui sera allouée.

D'autres projets compléteraient celui-ci, comme l'allocation de chômage et l'extension des industries familiales dans les milieux agricoles, etc. Des bourses de travail s'occuperaient des chômeurs et des conditions générales du travail salarié. Des études précises faciliteront les initiatives économiques du ministère des Affaires Sociales.

L'épuration du système centralisé de l'hygiène éliminera l'esprit de fonctionnarisme et assurera la collaboration des différentes unités gouvernementales entre elles.

UN COMMENCEMENT D'EXÉCUTION

Quand le nouveau ministère vint au pouvoir, le ministre de l'Hygiène, Abdel Wahed El Wakil bey, également épris du désir d'étendre la décentralisation, se consacra à l'application des mesures destinées à assurer la santé du village. Telle est l'origine de la loi du 10 août 1942 relative à la Réforme de l'Hygiène Rurale, où la plupart de mes initiatives se retrouvent.

L'économie de la loi s'inspire d'un souci de décentralisation administrative, et le progrès se fera sentir bientôt dans les campagnes.

Le Meglis de Moudirieh, ou Conseil Provincial, est chargé de prendre l'initiative en matière d'hygiène. Il devra procéder immédiatement, dit la loi, à une « étude complète de l'état de tous les villages... » Cette étude sera suivie d'une inspection régulière pour découvrir les défauts, passés inaperçus. L'amélioration de l'hygiène rurale se poursuivra comme je l'avais prévu : par la fourniture d'eau potable, par la création de petites usines d'eau, ou par la fourniture de l'eau provenant des villes avoisinantes. Le remblayage des étangs dans un rayon de 500 mètres autour de la périphérie du village, l'enlèvement du fumier et des immondices complètent le système qui embrasse par ailleurs une série de projets, en collaboration étroite avec les autorités religieuses.

Les latrines et les bains des mosquées seront agrandis et complétés dans les mosquées mêmes, par des bains publics. Ainsi la rituelle ablution à la mosquée sera un moyen efficace d'assurer la propreté du village. Pour les enfants, des bains dans les écoles ; pour les femmes, des buanderies seront créées.

Et l'hygiène à la maison sera, par l'aération, par l'empêchement de la cohabitation des hommes et des animaux, le second jalon de la propreté rurale.

DES CRÉDITS IMPORTANTS

La création, dans les villages voisins groupant 15.000 habitants, de services spéciaux montre le souci de pousser la décentralisation. Mais la voie est seulement tracée. Quelques précisions seront sans doute apportées dans le proche avenir. Le centre pour la protection de la mère et de l'enfant, la clinique médicale gratuite et le service sanitaire dirigés par un médecin ayant l'expérience des questions d'hygiène rurale sont deux points essentiels, mais non pas uniques, de cette politique « du village ».

L'avis des Conseils de village sera contrôlé, ou pour mieux dire « décanté », par l'approbation du Conseil Provincial et du ministère de l'Hygiène.

Les crédits sont fournis directement par le budget de l'Etat, et ils sont actuellement estimés à 600.000 livres égyptiennes par an, ce qui constitue une somme appréciable.

A ce capital, s'ajoutent les sommes affectées dans chaque Conseil Provincial aux dépenses sanitaires et médicales, les donations faites au Conseil Provincial.

Une des initiatives financières les plus heureuses est constituée par ces « petits prêts » sans intérêts aux paysans, pour leur permettre d'améliorer leurs logements, de les blanchir à la chaux, de créer des latrines ou des étables.

Les propriétaires sont obligés de collaborer dans l'œuvre sociale, sous peine de voir le Conseil Provincial s'en charger en prélevant sur eux une taxe exceptionnelle égale aux frais requis, jusqu'à concurrence de 15 % de l'impôt foncier payé par le propriétaire.

Déjà 114 centres sanitaires sont construits cette année, dont le noyau provient de donations individuelles dépassant 100.000 livres.

Ainsi cette législation nouvelle ouvre le chemin à tout un droit sanitaire que je désirais voir en vigueur depuis de longues années. Elle se complétera, j'en suis sûr, par un édifice complet de la vie sociale égyptienne. Ainsi l'Egypte demeurera digne de son glorieux passé et bâtira son avenir sur les efforts consciencieux de ses fils.

A. H.

Voici la direction des différentes attaques que les Alliés pourraient lancer contre les Balkans à partir des bases qu'ils occupent actuellement dans le Moyen-Orient et l'Italie méridionale, y compris la côte de l'Adriatique. Les Balkans ont été dans l'histoire la route classique de l'invasion de l'Europe.

MENACE sur les BALKANS

Si les Balkans devaient devenir un nouveau champ de bataille, qu'affronteraient les armées alliées ? Comment seraient-elles accueillies par les populations des pays envahis ? Par quelle sorte de terrain passeront-elles et quelles seront les voies les plus avantageuses ? Telles sont les questions que se posent la plupart des gens pour qui les Balkans ne sont qu'une grande tache sur la carte, composée d'Etats en perpétuelle querelle. Henry C. Wolfe, expert des questions balkaniques, y répond dans cet article.

Les Balkans ont été une classique route d'invasion de l'Europe pendant plus de deux mille ans. Les légions romaines les utilisèrent durant leurs campagnes ; des siècles plus tard, Frédéric Barberousse y fit passer ses armées pendant la Troisième Croisade.

Salonique et Istanbul constituent les voies d'accès à la vallée du Danube. Depuis longtemps, les pangermanistes allemands voyaient en Salonique la clé de la mer Egée et la route vers Suez. Les voies ferroviaires des Balkans qu'ils finançaient étaient construites beaucoup plus pour des motifs stratégiques qu'économiques. Les lignes de chemin de fer par lesquelles passe l'Orient Express descendent la vallée du Danube de Vienne à Budapest et de là se dirigent à Belgrade. La ligne principale continue vers Nish, en Yougoslavie, où elle se divise en deux : une ligne continue à travers les passes de montagnes vers Sofia et Istanbul, l'autre descend les vallées de la Morava et du Vardar, à destination de Salonique et de la mer. Ces deux routes offrent d'excellentes voies d'invasion et elles furent employées justement pour ce but bien avant qu'elles ne devinssent des voies ferrées.

AMBITIONS ET SOUCIS ALLEMANDS

Quand les nazis vinrent au pouvoir et commencèrent à se demander comment l'Europe devrait être réorganisée au mieux de leurs intérêts matériels, ils décidèrent que les pays balkaniques, riches en matières premières, blé, pétrole, cuivre et minerai, seraient leurs fournisseurs principaux. Sur le terrain politique, leur but était d'entretenir entre ces petites nations assez de querelles pour empêcher toute sorte d'accord entre elles et non de semer la désunion au point de stériliser leur apport économique. Quand la guerre éclata en 1939, les Français et les Anglais pensèrent qu'ils pourraient détacher les Etats balkaniques en achetant avec de l'or tous les produits ou les marchandises qui sont nécessaires à l'Allemagne. La réponse allemande fut que si les gouvernements balkaniques acceptaient de pareilles transactions, les troupes allemandes interviendraient immédiatement.

Le menace hitlérienne obtint les résultats escomptés, mais les événements subséquents dans les Balkans renversèrent les plans du Führer et, incidemment, dérangèrent son horaire pour l'invasion de la Russie.



QUI SAUTERA LE PREMIER ? (« St. Paul Dispatch », — Minnesota)

Il espérait tenir les Balkans par l'intimidation, mais Mussolini gâcha tout en se fourvoyant en Grèce, et les Allemands durent venir à son secours. Au cours de ce même printemps fatidique de 1941, le gouvernement yougoslave, qui était prêt à se soumettre à Hitler, fut renversé par les jeunes patriotes yougoslaves et la Yougoslavie résista aux Allemands.

Actuellement, les Allemands fortifient nuit et jour les côtes de Grèce et combattent contre les guérilléros grecs et yougoslaves, sur leurs arrières. Quant à la position des Turcs, elle est simple. Ils comprennent parfaitement l'enjeu de cette guerre. Leurs dirigeants ont manifesté jusqu'ici la plus grande finesse politique. Ils veulent demeurer hors de la guerre et ils ont réussi à maintenir leur neutralité. Mais ils savent que si l'Axe devait être victorieux, ils tomberaient sous la domination allemande. Ils savent aussi que ni la Grande-Bretagne ni les Etats-Unis n'ont aucune visée sur le territoire turc. Ils ont une alliance avec l'Angleterre et ils reçoivent des armes et des munitions des Etats-Unis.

Les Allemands se sont efforcés désespérément d'empêcher la Turquie de devenir une base alliée pour des opérations contre la Bulgarie et les Balkans.

C'est que la frontière turque touche la Bulgarie. Si les Turcs entraient dans la guerre, les Bulgares seraient sur la ligne de feu. Or la masse du peuple bulgare est très sympathique aux Russes et a été largement influencée par la propagande panslave.

Les nazis savent que si la Bulgarie devait quitter leur camp, tout leur front méridional commencerait à s'effondrer comme il le fit en 1918. La carte montre combien ce danger est réel. Des troupes d'élite allemandes y ont été envoyées et la Gestapo y manifeste une grande activité. Néanmoins, malgré toutes les précautions, il demeure que la majorité des Bulgares dont les sentiments sont pro-alliés sont susceptibles de déserter le camp allemand dans l'éventualité d'une invasion.

SALONIQUE...

Si une invasion balkanique devait avoir lieu, par où s'effectuerait-elle ? Tout d'abord, il y a les armées alliées qui se trouvent en Afrique et en Italie ; ensuite, il y a les forces stationnées dans le Proche-Orient. Aux premiers jours de la guerre, les Anglais et les Français mettaient sur pied une puissante force militaire en Méditerranée orientale. L'effondrement de la France interrompit ce programme, mais au cours de l'année précédente, il a été repris à nouveau. Chypre

est considéré comme une plate-forme logique en direction de la Grèce et des îles de la mer Egée.

Bien que des débarquements puissent être effectués sur la péninsule grecque, la carte fait ressortir clairement les difficultés du terrain et l'importance majeure de Salonique. (Evidemment, si les Turcs entraient dans la guerre aux côtés des Nations Unies, le problème serait simplifié. Salonique pourrait être prise de flanc, et une poussée opérée directement vers la Bulgarie. Ou si, en désespoir de cause, les Allemands attaquaient les Turcs pour contrecarrer les plans alliés, alors la Turquie deviendrait sans aucun doute une grande base pour une contre-attaque alliée à travers les Balkans.) Rhodes et la Crète sont des îles très fortifiées et elles devraient être nettoyées avant toute opération préliminaire dans l'Egée.

Si un débarquement devait être effectué à Salonique, la défense ferait tout son possible pour l'empêcher. Car elle sait ce que sa capture signifierait. Devant l'armée d'invasion s'étend la vallée du Vardar ; il y a aussi la route qui y mène, ainsi que la voie ferrée du Nord, encore que l'ennemi la détruira certainement avant de l'abandonner. Dès le moment du débarquement, les forces alliées pourront compter sur l'aide des guérilléros yougoslaves et grecs, bien que des dissensions intérieures divisent ces divers groupes. Mais ils ont un but commun : chasser l'Allemand du pays.

VERS LA ROUMANIE

Une fois arrivée à Nish, il est concevable que l'armée d'invasion se divise et qu'une partie se dirige vers l'Est, le long de la ligne de chemin de fer, à travers les passes de montagnes, vers Sofia, et de là vers le Nord, à travers les passes de Shipka et de Ginci, en direction des plaines du Bas-Danube, d'où la Roumanie serait directement accessible. Arrivée à ce point, un de ses premiers soins serait de s'emparer de la ville roumaine de Giurgiu, sur le Danube. Cette ville est le terminus du pipeline qui descend des centres pétrolifères situés au nord de Bucarest, apportant le précieux carburant au Reich.

Les Roumains seraient dans une situation désespérée s'ils devaient résister sans l'aide allemande. La guerre de Russie les a terriblement affaiblis, et dans un pays où les récoltes étaient proverbialement abondantes, les habitants sont maintenant à demi affamés. En Roumanie aussi, il y a de nombreux éléments démocratiques représentés dans le passé par le parti majoritaire national paysan.

Entre temps, l'autre section de l'armée d'invasion avancerait probablement le long de la vallée qui s'étend devant Nish, visant à la conquête de Belgrade, tandis que la première couperait la voie du Danube. Cela fait, la Hongrie serait également ouverte aux Alliés, et l'Allemagne serait le point terminus de toutes ces opérations. Le seul blocage du Danube serait un coup terrible pour les nazis. Le Danube est plus qu'un fleuve. C'est une grande artère de communications pour l'empire économique et militaire du Reich. Il joue donc un rôle important dans les plans balkaniques des deux côtés.

L'AXE DES BALKANS

La route partant de Salonique à travers les vallées du Vardar et de la Morava vers Belgrade a été appelée « l'axe géographique de la péninsule balkanique ». Elle comporte tour à tour des plaines et des régions accidentées et montagneuses. Sur la carte, la ligne Vardar-Morava paraît facile à tenir. Historiquement, cela n'a pas été le cas. En avril 1941, une colonne axiste effectua une poussée à partir de la Bulgarie dans la vallée de la Morava à Nish et progressa vers le Nord en direction de Belgrade en quelques jours. Une armée alliée avançant vers le Nord le long de la ligne Vardar-Morava trouvera des gorges fortifiées et peut-être fortement défendues par les Allemands. Mais les envahisseurs recevront une aide précieuse des guérilléros yougoslaves qui pourront attaquer les forces axistes de flanc et de derrière. Il est du reste possible que l'ennemi défendant l'accès des passes de montagnes se trouve lui-même assiégé de tous côtés. Certainement les lignes de ravitaillement du Reich à travers la vallée de Vardar-Morava seront précaires. De plus, les Alliés seront renseignés par les Yougoslaves sur la nature exacte du terrain et ils seront aidés par une courageuse population civile. La guerre en Russie a montré l'énorme avantage d'avoir à ses côtés une population déterminée à la résistance.

En 1918, lorsque les forces alliées parties de Salonique brisèrent les Puissances Centrales dans les Balkans et refoulèrent les Allemands et les Austro-Hongrois au delà du Danube, le front allemand s'effondra. La même décomposition pourrait s'opérer aujourd'hui. Il semble qu'un proche avenir nous fixera sur ce point.

(D'après « Harper's Magazine »)

Une lettre pour vous

Je reçois de Beyrouth une lettre bien curieuse mais trop longue pour être reproduite en entier et dont voici les passages principaux :

« Quelle est la différence entre l'affection et l'amour ? Et l'un peut-il suppléer à l'autre ?... Malgré tous les livres que j'ai lus, je n'arrive pas à discerner la différence... Après tout, je vais vous exposer mon cas et je suis sûre que vous éclaircirez mon chemin par vos bons conseils et votre bonne foi. J'ai 20 ans, j'ai terminé mes études à 13 ans et je commençai à travailler sans jamais penser toutefois à être récompensée par mes parents. A 18 ans, je m'étais tellement surmenée que j'avais une faiblesse extrême, mais je ne trouvais autour de moi qu'intérêt et égoïsme, personne pour me protéger et me soutenir, ma mère n'avait aucune affection pour moi, mon frère et ma sœur aucune gratitude. Je devins très égoïste, très brusque, méfiante, pessimiste ; je devins de plus en plus énigmatique, sceptique et misanthrope...

« Il y a 7 mois, par un hasard plus qu'extraordinaire, un jeune homme entra dans notre maison... Deux mois s'écoulèrent quand je trouvais que ce jeune homme s'intéressait à moi plus qu'à ma sœur ; je ne le voulais pas, je le fuyais ; inutile, je finis par comprendre qu'il tenait à moi, et beaucoup, et je devins plus brusque que jamais... Il faut avouer qu'à présent, il compte dans ma vie, c'est-à-dire que je pense à lui de temps en temps, que je l'attends parfois avec impatience, que je m'intéresse en sa compagnie, que je ne me lasse pas de sa conversation, que j'ai un peu confiance en lui. Mais à présent se pose le problème : je l'aime, car je n'aime personne d'autre. Mais est-ce de l'affection ou de l'amour ? Dans mon état où, privée de tendresse, d'amitié, d'attention, je rencontre une personne si dévouée, je trouve tout naturel de l'aimer, mais cela peut n'avoir rien à faire avec l'amour lui-même... Le moindre geste de sa part ou de la mienne peut être interprété en « affection » ou en « amour ». Lui n'est pas de ces jeunes gens qui mettent à nu leurs sentiments, et moi je ne suis pas de ces jeunes filles qui se familiarisent avec les gens... Je ne peux pas ne pas l'aimer avec toutes ses qualités. Mais est-ce d'affection ou d'amour ?... »

S. M.

Pourquoi parmi tant de lettres ai-je choisi celle-ci pour y répondre longuement ? Parce qu'au delà du problème sentimental, et par conséquent particulier, je trouve un problème humain d'une signification bien plus large. Ce problème est celui de tous ceux dont l'enfance a été malheureuse, soit faute de compréhension, soit faute de tendresse, et qui, leur vie durant, nourrissent de secrètes raisons d'amertume. A l'âge qu'il est convenu de qualifier d'« heureux », tout est, pour les hypersensibles, occasion de souffrir. Les natures passionnées réagissent par la violence, les faibles par la tristesse résignée, l'angoisse et l'obscur besoin de se venger sur autrui. Réelles ou imaginaires, ces causes de souffrance sont souvent disproportionnées avec leur retentissement psychique. Ainsi Mérimée explique son scepticisme par un sourire de moquerie surpris sur le visage de sa mère, un jour qu'il avait été contraint de demander pardon à genoux pour une légère faute commise. Je n'ai pas à analyser ici les raisons multiples des enfances malheureuses. Admettons les faits, et revenons à vous, Mademoiselle, qui, pour avoir été sevrée de tendresse, êtes devenue brusque, méfiante, égoïste et pessimiste (je cite vos propres mots).

Vous avez vingt ans, l'âge où le cœur brûle d'aimer, de se dédier à un être, et vous me demandez quelle différence il y a entre l'amour et l'affection. L'instinct se passe des définitions du dictionnaire, mais pourtant, s'il vous en faut une pour voir clair en vous, voici ce que je vous propose : L'affection, c'est « aimer **bien** », parents ou amis, et ne pas trop souffrir de leur éloignement, s'en réjouir même lorsque celui-ci est nécessaire à leur bonheur. L'amour, c'est tout autre chose : c'est aimer, tout court. Alors, sans avoir jamais lu un seul poète, on découvre de soi-même le vers célèbre :

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

En pensant à ce jeune homme, demandez-vous si son absence vous jetterait dans le désespoir, ou si la nouvelle de son départ définitif ne vous causerait qu'une peine momentanée. Interrogez-vous en toute bonne foi et vous saurez alors la différence qu'il y a entre l'amour et l'affection. Voilà ma réponse. Mais, à mon tour, laissez-moi vous poser une question.

Pourquoi vous enfermer dans une méfiance amère, misanthrope, qui, depuis votre enfance, vous rend malheureuse ? Je ne discute pas les circonstances qui vous ont fourni des raisons de vous renfermer en vous-même. Lorsque vous étiez enfant, cette réaction était la seule normale, la seule que vous pouviez opposer à la dureté d'autrui. Mais maintenant, il vous faut vivre par vous-même, vous détacher d'un passé terne et sans joie, et non pas l'évoquer sans cesse pour y puiser le désir de tourmenter et faire souffrir à votre tour. N'avez-vous pas le goût du bonheur et ne sentez-vous pas s'éveiller en vous la volonté d'être heureuse, enfin ? Qu'est-ce donc la jeunesse, sinon l'enthousiasme, la confiance, la foi dans l'avenir ?

Il se peut que ce jeune homme qui, aujourd'hui, vous témoigne tant de tendresse ne soit pas destiné à devenir le compagnon de votre vie. Très probablement, vous n'avez pour lui actuellement qu'une affection toute neuve, car si vous l'aimiez, vous n'auriez pas à m'interroger sur vos propres sentiments. Ce n'est pas cette définition de nuance qui importe, mais bien plutôt votre changement d'attitude de pensée, l'abandon de souvenirs empoisonnés d'amertume, de regrets stériles, comme tous les regrets. Oubliez ce qui vous a été imposé pour ne songer qu'à ce qui peut être, ce qui peut devenir. Vous le pouvez, si vous le voulez réellement. A la formule « vous êtes ce que vous êtes », Paul Eluard ajoute : « vous pouvez être autre chose ».

C'est cet « **autre chose** » qu'il vous faut désirer atteindre. La vie vous offre une part magnifique : la joie d'être aimée. Qu'attendez-vous pour vous libérer de votre « **égoïsme pessimiste** » et faire de vos anciennes raisons de souffrir une volonté d'être compréhensive et bonne, pour épargner aux autres ce qui vous a tant meurtrie ? Faites-le avant qu'il ne soit trop tard, avant que l'habitude d'être amère, défiante et brusque n'ait faussé ce qu'il y a de bon en vous. Le grand privilège de la jeunesse, c'est cette possibilité de transformation soudaine, grâce à l'amour.

Votre amie

RÉPONSES COURTES

Une lettre écrite au crayon (sans signature). — Je ne vois pour vous qu'une solution : chercher un travail hors de votre maison. Consultez le Bureau de la Protection de la Femme et de l'Enfant (rue Valassopoulo, à Alexandrie) où vous trouverez une aide immédiate et où on vous aidera à trouver un travail en rapport avec vos capacités, et où, en attendant, vous pourrez prendre pension. N'hésitez pas. Et bon courage.

Une timide changée. — Pour une « timide », il me semble que vous avez beaucoup d'assurance et de coquetterie et maintenant vous voici prise à votre propre jeu. Vous dites que vous avez « beaucoup d'amitié » pour ce jeune homme « et c'est tout, pas plus ». Votre lettre laisserait supposer un sentiment plus fort. L'absence et le silence vous font mesurer la place prise dans vos pensées par ce sentiment qui n'est peut-être pas de l'amour mais qui n'est certainement pas de l'amitié : « *et c'est tout, pas plus* ». Seulement, maintenant, vous êtes seule et l'ami est parti. Un peu de franchise et de simplicité vous aurait épargné cet isolement. Que cette expérience sentimentale vous apprenne qu'on ne s'amuse pas de l'affection d'autrui.

François (Le Caire). — Hélas! monsieur, malgré toute ma sympathie pour votre cas, je ne puis encourager un projet aussi téméraire. Et puis, vous oubliez de me dire si vous êtes en état de faire vivre votre futur ménage. Je sais que tous les détails matériels paraissent sordides lorsque l'on a 20 ans et que l'on aime une jeune fille de 18 ans. Malheureusement, ces détails ont leur importance. Réfléchissez-y avant de prendre une décision dont dépendent votre vie et celle de cette jeune fille.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ».
Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

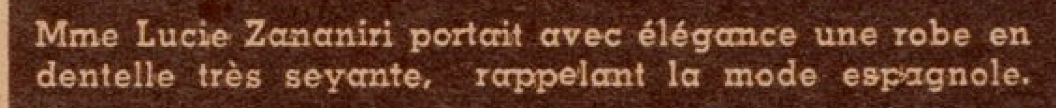


Des pilotes du détachement de « Normandie » ont accueilli Mme Davelly à leur table. Ils partiront ce soir même pour la Russie...



Un coin du bar : Mme Lifschitz, Mlle Papert et Mlle Abner oublient leur devoir de serveuses, pour bavarder avec leurs « clients ». « Françoise », revêtue d'une cape en velours noir, écoute son interlocuteur.





Mme Lucie Zananiri portait avec élégance une robe en dentelle très seyante, rappelant la mode espagnole.



La jeune Mme Fouad bey Doss portait avec infiniment de grâce une jupe en lourd brocard de couleur rose.

QUELQUES TOILETTES
au Gala Franco-Russe

Les organisateurs du bal de samedi soir, au profit du Fonds d'Aide à la Russie et des Groupes Français de Résistance, furent satisfaits, à juste titre, quand, répondant à leurs efforts coordonnés, dès 9 h. 30, une foule élégante envahit la salle gaîment décorée de l'Auberge des Pyramides.

Les couleurs françaises créaient une atmosphère particulièrement émouvante. On dansait, on riait et on se rendait visite de table en table, mais les rires étaient un peu voilés. L'âme de la Résistance planait dans la salle. Le souvenir de cette soirée demeurera longtemps dans la mémoire des assistants. Parmi eux, des jeunes gens en uniforme, avec Renée Davelly à leur table. C'étaient les jeunes pilotes de chasse, détachement de renfort du groupe « Normandie », qui partaient deux jours plus tard — certains d'entre eux le lendemain à 3 heures du matin — pour la Russie, rallier leurs vaillants camarades. Tout le monde les regardait. La fête semblait donnée en leur honneur. Ils faisaient leurs adieux à la vie paisible du Caire.

La grande attraction était Joséphine Baker. Sa robe en soie rose était un souvenir de Paris, une robe légèrement excentrique, mais qui lui allait à ravir.

Dans la présentation de Joséphine surgissait le même contraste entre le souvenir enchanteur des joies du vieux Paris et le rappel douloureux de l'héroïsme des Partisans. Le sergent Ducret, assis sur la piste, près de l'orchestre, avait lu un monologue passionné adressé aux Russes et aux Partisans : « Merci au nom des Français, déclamait-il. Merci pour tout ce que vous avez fait pour la victoire... »

Toute l'assistance vibrait avec lui. Elle était venue en signe tacite de reconnaissance. « Vous êtes victimes de votre sacrifice, il ne sera pas vain. Vous serez tous vengés, vous les sacrifiés pour l'amour de la liberté. »

La note émotive ne doit pas durer. Un jeune soldat l'interrompt pour présenter Joséphine Baker.

La voilà qui entre en scène, chante, s'agite, se trémousse, et disparaît dans un rire général, pour changer de robe.

La sensation de la soirée était constituée par un concours de danse au ballon. De grands ballons en caoutchouc rouge étaient attachés au pied des danseurs. Leurs voisins devaient essayer de les crever, et le dernier à danser avec son ballon intact gagnait un prix.

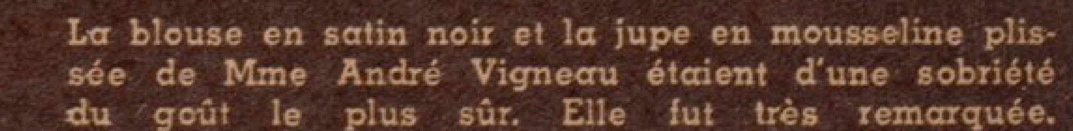
La technique des danseurs laissait à désirer, mais l'enthousiasme était général. Si vous désirez tout savoir, je vous apprendrai que la gagnante fut Mme Willoughby et que le second prix revint à Mlle Marguerite Fouilloux.



Joséphine explique aux danseurs, avec une volubilité particulière, la technique de la



Miss Judy Shirley s'approche de sa table, la danse terminée. Sa tunique à basque plissée sera sans doute un trait dominant de la mode de cette année.



La blouse en satin noir et la jupe en mousseline plissée de Mme André Vigneau étaient d'une sobriété du goût le plus sûr. Elle fut très remarquée.





Ci-dessus : Sous le drapeau tricolore, des aviateurs français devisent allègrement.

Ci-contre : Quand le temps est favorable, les aviateurs français aiment se récréer à l'ombre des grands arbres.

CEUX DU «NORMANDIE»

Mme Eliane Brault revient de Russie après un séjour d'un an. Il n'est pas nécessaire de présenter à nos lecteurs cette journaliste de renommée mondiale qui était, avant la guerre, une collaboratrice régulière du « Petit Journal », puis de l'« Œuvre ».

S'intéressant à la Russie, elle y fit deux voyages : en 1933 et en 1938.

Une des rares personnalités françaises admises à vivre à Moscou, elle a rapporté des impressions qu'elle espère réunir dans une brochure qui paraîtra bientôt.

Elle nous a transmis ce reportage sur l'escadrille de chasse « Normandie », qu'on lira avec intérêt.

Moscou, Octobre 1943

L'hiver a déjà fait son apparition sur presque toute l'Union Soviétique. La glace est revenue, les arbres que j'avais vu verdir et fleurir en quelques jours ont été dépouillés rapidement de leurs feuilles. C'est l'hiver, le long hiver de huit mois qui commence. Dans la rue, les bonnets de fourrure et les valinkis ont été ressortis, et les gens affairés se pressent dans le froid qui mord. Le soir tombe vite ; mais, soudain, on voit des petits groupes se former, autour des haut-parleurs. C'est la « Poslednie Chass », la dernière heure : « Grajdanie (citoyens), dans cinq minutes veuillez écouter une nouvelle importante ! » Les cinq minutes écoulées, on entend la radio qui énumère les villes et les villages, avec les noms des héros qui les ont reconquis !

Puis, quand l'ombre a envahi la ville, c'est le salut des 200 canons qui ébranlent la nuit et les feux d'artifice qui illuminent la cité.

Je suis ce soir avec un petit détachement de l'escadrille « Normandie ». Pour mieux voir, nous sommes à une fenêtre d'un sixième étage d'où l'on découvre toute la ville. A chaque bouquet de fusées multicolores, c'est un embrasement, car on tire de toutes les terrasses qui surplombent la ville, les murs du Kremlin, et les dômes apparaissent roses et noirs dans leur camouflage et les créneaux se découpent dans le ciel obscur.

— On dirait un 14 juillet de chez nous, remarque un des mécaniciens de « Normandie ».

— Avec les canons en plus, ajoute un autre.

En effet, le grondement des canons contribue à rappeler, dans ce prélude de la victoire, que la guerre n'est pas finie.

Les conversations dérivées sur le 14 juillet évoquent le dernier anniversaire national passé au front, glorieusement fêté par les faits d'armes de nos pilotes de « Normandie ».

Cinq de nos pilotes avaient déjà à cette époque reçu leur première décoration de l'ordre de « la guerre pour la patrie » : le commandant T., le capitaine L., les lieutenants L. et D. ainsi que le chef-mécanicien D.

Le motif de ces récompenses était : « Pour avoir accompli de manière exemplaire les missions ordonnées par le commandement soviétique sur le front de combat contre l'envahisseur allemand et pour avoir en cela fait preuve de bravoure et de vaillance. »

— Vous comprenez, m'explique avec un pur accent marseillais un des plus jeunes du détachement qui est de passage à Moscou... Le 13 juillet, les pilotes de la garde soviétique avaient à leur actif 13 victoires sur les Boches et nous n'en totalisions que 11... Pour un 14 juillet, ça ne pouvait pas rester comme ça. Aussi, dès le matin, le capitaine L., un Meusien, un as qui fait l'admiration de tous, part... Il revient avec son Messerschmitt 110 abattu... Mais ça ne suffisait pas : le lieutenant C. revient également avec son Messerschmitt descendu, nous étions à la parité... ça ne nous contentait pas.

Les mécaniciens se sentent remués par leurs souvenirs et ils parlent de leurs pilotes. Peu à peu le récit de ce glorieux 14 juillet se lie, se coordonne.

— Il était déjà tard, on avait reçu une lettre de félicitations du général de division. Aussi on l'avait invité et l'on avait fait les préparatifs d'un véritable gueuleton de 14 juillet : vodka, pinard, et tout ce qui s'en suit. Après les missions heureuses de la matinée, on pensait être libres l'après-midi, lorsque survient un ordre du commandement soviétique : « Décoller immédiatement. Une formation ennemie est en vue. »

Parmi ceux qui décolent, il y avait le capitaine L. et le lieutenant C., son équipier habituel...

— Vous comprenez... L. et C. s'étaient évadés pour rejoindre le général de Gaulle à Londres. C'étaient des amis de toujours. Ils avaient combattu ensemble à Tobrouk et c'était là que C., après une grave blessure, avait eu le bras à peu près paralysé.

— Sans doute... mais tout le monde sait cela, ne m'interromps pas.

« Donc, on avait invité le général de division et du beau monde des officiers supérieurs soviétiques à ce fameux dîner. Nous attendions tous devant la « stalovaïa » (salle à manger). Il faisait déjà sombre, mais personne ne se décidait à entrer, car le capitaine L. et le lieutenant C. n'étaient pas revenus ! Le commandant T., qui faisait les honneurs au général soviétique, était assis à côté de son unité, et lui non plus ne parvenait pas à commencer la fête. Il ne pouvait pas, nous étions tous tellement tristes... Cependant, il fallut bien que le commandant fasse les honneurs au général. Il le fit en balançant d'avant en arrière. Nous connaissions bien sa façon de faire et nous savions que ça n'allait pas... »

— ...Parce que quand le commandant balançait d'une jambe sur l'autre de droite à gauche on savait que ça allait bien, mais quand il balançait d'avant en arrière, des talons sur les pointes, et que ça faisait tac, tac, tac, on se doutait que ça allait mal.

— Et ça allait très mal, car lui aussi était inquiet ! Mille suppositions couraient. Enfin, nous voyons dans l'ombre surgir le capitaine L. qui se dirige vers nous. Nous ne l'avions pas entendu tellement nous étions surexcités. Les questions pleuvent sur lui aussi bien des rampants que des pilotes. A la fin, le capitaine réussit à faire son rapport au commandant.

« — Où est C. ?

« — Je ne sais pas. J'espérais le trouver ici. J'ai été séparé de lui par une grosse formation, et je ne l'ai plus revu.

« Nous étions heureux d'avoir le capitaine ; mais notre inquiétude pour C. s'aggravait. La nuit était survenue. On avait allumé les lampes, et le commandant discutait le coup avec le général. Personne n'osait se mettre à table tant on avait le cœur serré. Nous restions assis au dehors, de plus en plus tristes. Tous nous adorions le lieutenant C. Nous nous pressions autour du capitaine L., l'interrogeant, et il ne pouvait rien nous répondre. Il faisait tourner la chaîne de sa clef dans ses doigts, et le commandant balançait avec plus d'agacement. L. répétait de plus en plus nerveux : « Je ne sais pas ce qu'il est devenu ! » Malgré notre peine, il fallait bien tout de même faire dîner nos invités... le gueuleton était prêt depuis longtemps. Tout le groupe rassemblé se dirigeait à pas lents vers la « stalovaïa ». Ça ressemblait plus à une marche funèbre qu'à une fête nationale. Quand, tout à coup, au moment d'entrer, on voit un grand type sale, les cheveux en désordre, qui s'avance vers nous. Ah ! il n'y avait plus d'autorité ou d'ordonnance du banquet qui tiennent... Le lieutenant C. — car c'était lui — fut entouré, bousculé, pressé par tous.

« Heureusement que, grâce à sa taille, il dominait tout le groupe, de sorte que nous pouvions tous le voir ; et comme le capitaine L. est grand aussi, on assista à la conversation. Des brouhahas couvraient les voix ; mais bientôt les phrases sonnèrent au milieu du silence.

« — Où étiez-vous et pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes appels ? questionna le capitaine.

« — Je ne vous ai pas entendu, mon capitaine, et, de plus, j'avais aperçu au loin deux Folke Wulf qui piquaient sur nous, alors j'ai dégagé et j'ai livré bataille. Une mêlée a suivi. Il se livrait en effet un grand combat à cet endroit ; les Soviétiques étaient mêlés aux Boches. Je ne peux pas vous dire exactement ce que j'ai fait. Allant d'un avion à l'autre, défendant nos amis, m'échappant d'un Boche pour attaquer l'autre, j'en ai descendu deux. Après 20 minutes de bataille, les Allemands se disloquèrent et prirent la fuite ; mais quand j'ai pu chercher à me si-



Les aviateurs du groupe « Normandie » apprécient particulièrement la cuisine russe.



tuer je ne vous ai pas vu, ni notre formation, alors j'ai pris la direction d'un aérodrome que je connaissais. Plus de dix avions soviétiques me faisaient escorte. J'ai réussi à atterrir sur leur aérodrome. Malheureusement, impossible de repartir. J'ai été obligé de laisser mon avion parce que mon moteur ne répondait plus, lorsque j'appris que les aviateurs soviétiques qui m'avaient suivi m'avaient pris pour un de leurs chefs et venaient vers moi. Je leur expliquai alors qu'aujourd'hui c'était notre fête nationale et que je désirais rejoindre le groupe. Ils m'avaient invité chez eux ; mais ils comprirent que je voulais être avec les Français et, immédiatement, ils préparèrent et mirent à ma disposition un U-2 »

— Oui, interrompt le Marseillais. Le U-2, c'est un petit batracien de transport qui galope partout et assure les transports à l'intérieur des lignes.

— Avec le U-2, j'ai pu revenir parmi vous, continuait le lieutenant C., mais jamais je n'oublierai et ce combat titanesque et la chaleureuse réception des pilotes soviétiques à mon atterrissage...

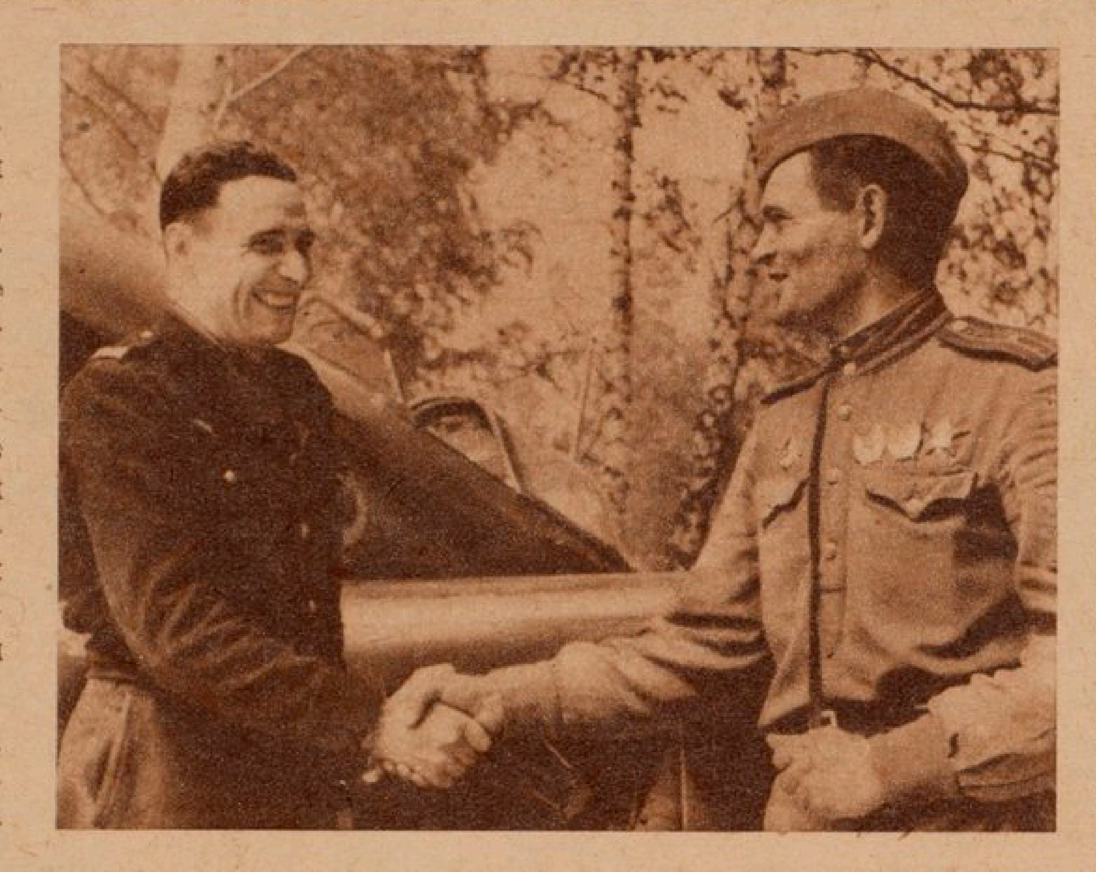
« Le capitaine écoutait... faisait tournoyer sa chaîne de clefs de plus en plus vite autour de son index et on entendit sa voix claire.

« — Lieutenant C., je vous mets d'abord 8 jours pour avoir quitté la formation sans ordre et sans autorisation... Et maintenant, mon vieux C., je te félicite, tu t'es merveilleusement conduit. Viens m'embrasser !...

« Le commandant souriait ; il ne faisait plus tac, tac, tac, mais il dodelinait de droite à gauche en causant avec le général soviétique.

« On pouvait fêter dignement le 14 juillet... surtout que ça nous faisait 16 avions ; nous avions dépassé la garde soviétique. »

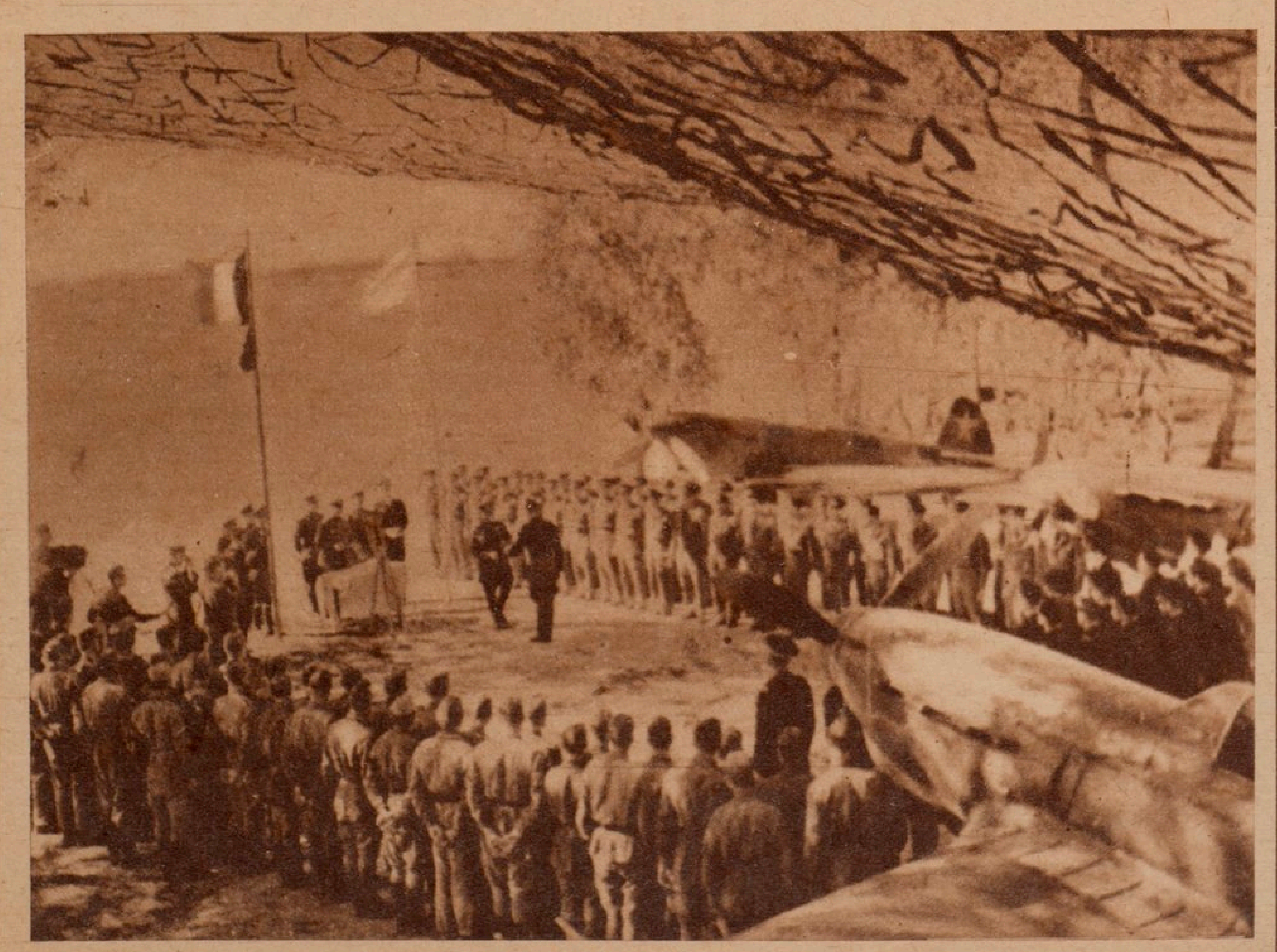
— D'autant, interrompit l'incorrigible Marseillais, qu'il y avait le sous-lieutenant de La. qui avait aussi abattu un Boche, ce qui, en réalité, mettait notre compte à 17 !... Mais il n'avait pas osé le dire par timidité.



Pilote russe et pilote français, camarades de combat et excellents amis... Un ennemi commun : l'Allemand.



Des aviateurs vont à la rencontre de camarades qui viennent d'accomplir une patrouille au-dessus du front.



Une distribution de décorations parmi les pilotes du groupe de chasse « Normandie ».



Dans des registres spéciaux, les militaires font certaines demandes. Ce bureau s'occupe de l'agrément du soldat et de lui procurer le maximum de bien-être. Il le mérite bien.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS pour soldats

L'« Imperial Services Information Bureau », créé par Lady Killearn depuis environ trois années, se compose d'un groupe de dames du Caire qui s'occupent du bien-être du soldat, « caserné » au Caire ou en permission. Parmi ces dames, citons celles qui sont le plus habituellement « in charge ». Ce sont : Mmes Matossian, Greenwood, Cameron, Philips et de Vichenet.

Elles sont des agents de liaison entre les militaires et tout ce qui a trait à l'agrément de ceux-ci : les cinémas, les hôtels, les librairies, les clubs, les organisations privées. Et leur tâche est loin d'être une sinécure. Tous les jours, régulièrement, elles viennent se rendre utiles : recevoir les visites, répondre aux demandes, chercher par tous moyens à améliorer le sort du militaire. Imaginez un véritable bureau de tourisme dont les employés zélés font tout leur possible pour vous donner satisfaction.

Dans des registres spéciaux, les militaires font certaines demandes que les dames essaient de satisfaire.

Mme Matossian a mis sous nos yeux quelques-unes de ces demandes inscrites de la main même des soldats :

« *Partir pour Alexandrie en compagnie d'un archéologue* ».

« *Emprunter des costumes pour organiser des spectacles d'amateurs* ».

« *Connaître des personnes parlant correctement le français, l'allemand, l'espéranto.* »

« *Entrer en contact avec des Egyptiens parlant « soigneusement » l'anglais* ».

Et celle-ci qui ne manque pas de saveur :

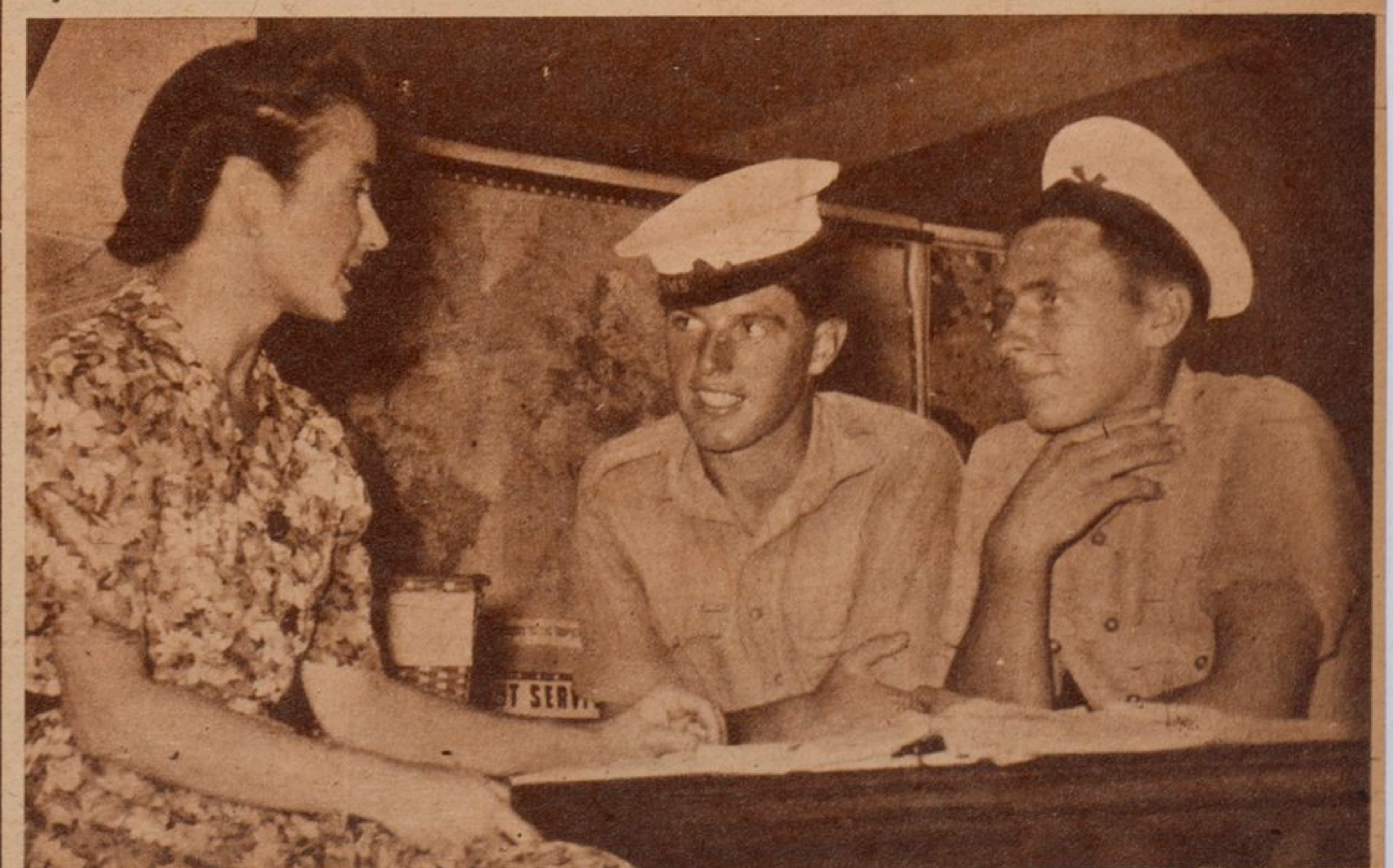
« *Visiter les jardins suspendus de Babylone* » !

Le Comité trouve d'ailleurs auprès du public l'accueil le plus chaleureux et nombre de nos concitoyens se font un devoir de prêter leur concours à une œuvre aussi méritoire. Nous trouvons des noms qui reviennent sans cesse. Nous avons retenu ceux de M. Shaulm, Miss Black, Mlles Menache, Michel bey Loutfallah, M. Edouard Wissa, Mme Van den Hayden, Mme Sabdberg, Mme Sidarous pacha, Mme Freydrich, Mmes Soussa, Cassab, Fergusson, etc. Grâce à Abboud pacha, des excursions sont organisées régulièrement dans la capitale et dans la banlieue.

Un rapport mensuel des dames donne un compte rendu de tout ce qui a été fait. Nous avons relevé qu'en avril et mai derniers 3.000 soldats s'étaient adressés à ce bureau et avaient obtenu toutes les satisfactions désirables.

Ce bureau a, de plus, une autre utilité : celle de mieux faire connaître notre pays à ces touristes en uniforme qui, après la guerre, seront chez eux nos meilleurs agents de publicité.

M.-C. B.



Mrs Cameron en conversation avec deux marins au centre de l'« Imperial Services Information Bureau ». Avec un dévouement inlassable, plusieurs dames s'occupent du soldat.



LE «BAZOOKA», ARME SECRETE AMERICAINE

Le département de guerre des Etats-Unis annonçait, en mars dernier, l'invention d'une nouvelle arme de combat possédant un pouvoir destructif très puissant. Celle-ci peut rendre un homme maître de n'importe quel tank qui lui est opposé. Cette affirmation fut confirmée quand, dans la bataille de Tunisie, la nouvelle arme fit merveille. Baptisé « Bazooka » par les troupes elles-mêmes, le nouvel engin peut envoyer ses obus percer n'importe quel blindage et détruire n'importe quelle masse d'acier. Cette nouvelle arme est maniée par deux soldats. L'un la transporte sur ses épaules tandis qu'un autre charge les obus. Il s'est trouvé que dans la bataille de Tunisie le commandant de six tanks ennemis s'est rendu devant un seul homme qui menaçait les chars d'assaut de son « bazooka ». Quantité de ces engins, qui ont apporté une révolution dans la conception des armements modernes, ont été envoyés sur le front méditerranéen ainsi qu'aux troupes en Angleterre. Ci-dessus : le « bazooka » est chargé et le soldat qui le manie se prépare à faire feu sur le tank ennemi.



Voici le projectile que le « bazooka » lance sur le char d'assaut.



Des soldats de l'armée américaine montrent le fonctionnement d'un nouveau fusil anti-tank. Ce fusil, du même type que le « bazooka », mais en plus petit, est manié par un seul homme.

Ci-dessous : un soldat transporte une grande quantité de projectiles dans son sac, et sur son épaule, le nouveau fusil anti-tank utilisé par l'armée américaine sur divers fronts.



J'AI TRAVERSE L'IRAN

avec les convois destinés à la Russie

par ERIKA MANN

Erika Mann, fille du grand écrivain allemand Thomas Mann, que nous avions interviewée lors de son passage en Egypte, a bien voulu nous donner ce reportage sur son voyage en Iran où les approvisionnements sont débarqués et acheminés vers la Russie.

Quand le rideau tombera sur tous les théâtres de cette guerre, le rôle joué par le commandement du golfe Persique pourra être révélé.

« Nos activités, dit le major général Donald H. Connolly, commandant général de cette force, peuvent être résumées en ces mots : « Aider les Russes en déchargeant du matériel de guerre dans nos ports et en le transportant vers la Russie à travers toute la Perse. »

Cela semble très simple. Mais cette route qui conduit vers la Russie est difficile ; c'est une route qui n'existait presque pas quand le trafic commença.

L'Iranian State Railways, un chef-d'œuvre de l'entreprise moderne, a dû être agrandi. En fait, les chemins de fer actuels comprennent à peu près quatre fois le matériel roulant que l'Iran possédait avant la coopération alliée.

Les accidents aux machines sont nombreux dans ce pays montagneux, et le problème de l'entretien difficile. Heureusement, les nazis, qui jusqu'en 1940 exerçaient une grande influence sur la Perse, nous ont fourni d'excellentes installations, de vastes ateliers de réparation, et beaucoup d'outillage. Ils ont laissé leur marque sur le plafond en plâtre des bâtiments de la gare, en l'ornant de centaines de svastikas mêlées. Cela donne au cadre un cachet divertissant. Et j'aimais aussi les ordres allemands inscrits sur toutes les pièces mécaniques.

Depuis le début de l'année, les Américains contrôlent le chemin de fer, et le conduisent des ports du Sud jusqu'à Téhéran. Là, les Russes les relayent, et transportent les marchandises vers la frontière russe.

Mais seuls cinq huitièmes des marchandises sont enlevés par rail ; trois huitièmes voyagent en camion. Les avions s'envolent directement de l'atelier de montage vers le front russe. L'armée de camions américaine va et vient le long de la Perse, tandis que les camions russes ne voyagent qu'à sens unique. Quand ils sont montés et chargés, ils sont remis aux Russes. Et on les retrouve à un poste de vérification en route, puis l'on en parle indirectement dans les communiqués soviétiques.

LE VOYAGE SUR LA ROUTE

J'ai passé des heures aux quartiers généraux américains à étudier les cartes, les statistiques, les tables multicolores qui montrent l'augmentation abrupte du tonnage des marchandises transportées.

Puis, instruite par les chiffres, je partis sur la route.

Tandis que j'essayais, sur le camion chargé d'armes qui me transportait, de me retenir à mon siège, je voyais noir plus d'une fois. Les pluies, les tempêtes de sable et le poids écrasant des convois ont fait de cette route une écumoire, une série de trous. Il vous est impossible d'en éviter un seul. Grinçant et gémissant comme une coquille de noix dans la tempête, le camion avançait doucement. On ne voyait rien. Couverts de poussière, les camions dirigés vers le sud se suivaient de près. De temps à autre, nous dépassions un des véhicules qui nous précédaient.

« Vous êtes sûr que personne ne vient en sens inverse ? »

« Non, madame, je me contente de prier ! »

C'était un nègre du Texas, et ses prières furent exaucées.

Peu avant la région contrôlée par les Soviets, une sentinelle russe, une femme, nous ouvrit la barrière, et la petite ville qui marque la fin de la course de notre armée de camions grouillait de soldats de l'armée soviétique.

Accompagnée de deux officiers américains et d'un fonctionnaire russe, je visitai le dépôt et, une fois de plus, je sentis combien mon imagination, nourrie de chiffres, s'était écartée de la réalité. Je marchais d'un pas peu assuré entre les piles de marchandises, les montagnes de sacs, les tours de caisses, les rouleaux de câbles. Ce n'était qu'un reste des récentes livraisons, et un signe que nous envoyions quelquefois plus de marchandises que les Russes n'en pouvaient emporter.

LE CAMP ENVAHI PAR LA POUSSIERE

Le camp américain, proche, est assez primitif. Mais, là comme ailleurs, les Américains se sont jetés au travail sans tenir compte des difficultés matérielles.

Je rendis visite aux nurses dans les tentes.

« Nous allons mieux maintenant, dit l'une d'elles. Mais il faisait froid en hiver, et la pluie avait tendance à traverser les « murs ».

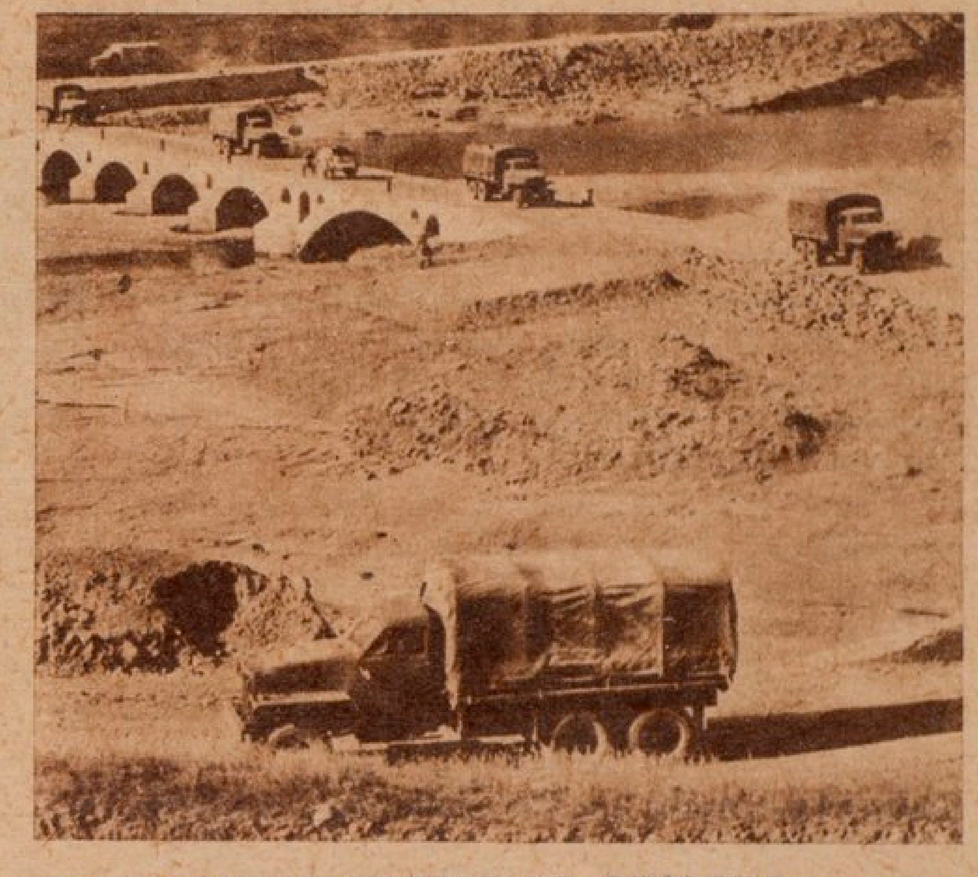
La salle d'opérations de l'hôpital n'est qu'une tente un peu plus grande. Il y avait un vent de sable désagréable quand j'entrai. La jeune nurse de service était assise par terre. « C'est du joli », remarqua-t-elle, montrant les instruments médicaux jetés à terre.

« Je venais de les stériliser et de les mettre sur la table, quand le vent est venu et a tout renversé. »

Soupirant un peu, elle se préparait à recommencer.

« C'est étrange, disait-elle, mais nous n'avons pas eu un seul cas d'infection jusqu'ici. La poussière ici ne semble pas sale. Chez nous, personne n'aurait cru possible d'opérer dans de telles conditions. Mais ici, cela ne gêne pas. »

Je songeai à une phrase inscrite au quartier général : « Le difficile, nous le faisons tout de suite. L'impossible pourrait prendre plus de temps. »



LA LUTTE CONTRE LA CHALEUR

La chaleur est indescriptible, dans le golfe Persique. Une température de 128 degrés F. à l'ombre est normale. La station la plus proche pour les soins contre l'insolation est indiquée sur une affiche. Les victimes d'une insolation doivent être traitées deux heures après le premier accès de fièvre, qui peut atteindre 110 degrés F. Il faut mettre le patient dans la glace et le placer devant un ventilateur. On doit lui verser du café chaud dans la gorge pour neutraliser les effets de cette procédure mécanique de refroidissement. J'ai rencontré des hommes qui avaient été touchés plusieurs fois. Certains ne s'en ressentent pas. D'autres souffrent de maux de tête, et même une chaleur modérée les rend très malades.

Entre 11 heures du matin et 6 heures du soir, on ne permet à personne de travailler. Personne ne doit quitter sa chambre, sous peine d'être traduit devant la cour martiale.

On ne peut supporter une montre à son poignet. Il n'y a ni mouches, ni moustiques, car tous les insectes meurent des effets de la chaleur. Et si vous voulez dormir, vous devez vous envelopper dans des draps mouillés et mettre votre ventilateur en marche.

Au port, on manipule les outils avec des gants. Et pourtant le travail se poursuit avec un vif esprit de compétition. Chaque semaine, l'unité qui a déchargé le plus grand tonnage de marchandises est saluée officiellement, et un drapeau est hissé au mât du bateau gagnant. Moins officiellement, les vainqueurs encaissent les sommes résultant des paris de la semaine sur les résultats du travail. Mais cet argent ne leur permet d'acheter ni du coca-cola, ni de la bière.

Ils ne mangent pas très bien non plus, à cause de la chaleur. Pas de viande fraîche : des œufs en poudre, des pommes de terre séchées, des pilules de vitamines, des tablettes de sel (pour remplacer le sel perdu par la transpiration), des haricots et le spam éternel (une espèce de jambon haché, pas très appétissant).

En quittant, j'avais envie de me tourner vers le sergent mon voisin et de lui dire : « Sergent, peut-être aurais-tu envie d'être sur le champ des grandes batailles. Peut-être tes supérieurs se trouvent malchanceux et rêvent à de plus grandes tâches, qui semblent plus grandes. Mais ils se trompent. Votre travail est aussi important que tous les autres... »



LA VIE REPREND A STALINGRAD Dans Stalingrad libérée depuis près de neuf mois, la vie a repris son cours ; mais la grande cité ne s'est pas encore relevée entièrement de ses profondes blessures, et à travers la ville, nombre de ruines témoignent des féroces combats qui s'y sont déroulés. Les jeunes ont repris le chemin de l'école, et l'on voit ici des élèves se rendant en classe dans une bâtisse détruite.

NEUF MOIS

dans un camp de concentration japonais

M. H. Ashton-Jones, conférencier à l'Université de Chulalongkorn, à Bangkok, fut surpris par l'occupation japonaise du Siam (Thaïland) en 1941. Interné avec les autres membres des colonies anglaise, américaine et hollandaise, il fut échangé après neuf mois de captivité par la voie diplomatique. Il rentra en Angleterre et partit de nouveau, comme conférencier du British Council, au Caire, où il exerce ses fonctions depuis deux mois. Son navire fut torpillé sur le chemin du retour. Blessé, il tomba à la mer du haut du vaisseau et fut ramassé par un canot de sauvetage. Après neuf heures en mer, un vaisseau de la France combattante le ramena avec ses compagnons à Lagos, où il fut hospitalisé douze jours.

C'est un jeune homme de trente ans, vif et décidé. Ses aventures ont formé son caractère. Il était parti pour le Siam après avoir échappé aux griffes de la Gestapo qui le soupçonnait et l'avait détenu. Mais ces « histoires anciennes » n'ont pas laissé de trace en lui. Il nous parle de la politique et de la propagande japonaises avec une objectivité scientifique. La moindre exagération, une simple déformation de la vérité pourrait causer de graves ennuis à ses compagnons de captivité, toujours internés.

●

Le 8 décembre 1941, les Japonais occupèrent le Siam, et tous les ressortissants des puissances alliées furent peu à peu réunis dans deux hôtels par les autorités occupantes. Dans le hall de l'hôtel, 100 personnes, hommes, femmes, enfants, dormaient sur le sol, sans aucune privauté, sans lits, sans aucune commodité. Le 23 décembre, on les conduisit au camp d'internement.

Le personnel diplomatique, parmi lequel je me trouvais, fut emprisonné chez lui, sans aucune nourriture et sans argent. Seuls, les domestiques avaient le droit de leur faire de menues commissions au dehors.

PREMIERS JOURS D'OCCUPATION

Durant les premiers jours d'occupation, nous avions observé la procédure japonaise. Les Siamois, une nation prospère et paisible, avaient été saisis par l'invasion, et ne montraient aucun signe de rébellion. Ils n'étaient pas enclins à coopérer avec les Japonais, entrés en grand nombre, équipés du matériel de guerre le plus moderne. Ces derniers achetaient, avec des billets imprimés en vue de l'occupation, tous les stocks de nourriture dans les magasins et les marchés. Ils réquisitionnèrent les habitations des Européens. Les Allemands, les Italiens, les Suisses, les Danois circulaient en liberté, bien que les Danois fussent suivis par la police japonaise.

L'attitude des Japonais était nettement méprisante. Ils ne savaient pas le siamois et se contentaient de piller le pays, casernant leurs troupes dans les écoles et les universités.

LE CAMP D'INTERNEMENT

Le 9 janvier, je fus conduit au camp d'internement, où 400 personnes étaient parquées dans la cour de l'ancienne université de Bangkok, dans un rectangle de 100 mètres sur 200.

Nous étions très mal installés, mais nous travaillâmes en commun à rendre le camp habitable. Nous installâmes des canalisations d'eau conduisant au service public de la ville.

Le climat du Siam est chaud et humide. Il pleut durant cinq mois, et nous étions mal protégés contre la pluie. Nous vivions dans une atmosphère étouffante, assaillis par les moustiques, les insectes et les serpents.

La nourriture était horrible, comme on pouvait s'attendre. Le matin, on nous distribuait un méchant morceau de pain, de couleur grisâtre, et une espèce de thé, mélange d'herbes, de thé et de café. Quand le pain manqua, ils le remplacèrent par un œuf cru, puis par du riz rouge, extrêmement sale.

A midi, le menu se composait invariablement de viande de buffle mal cuite, d'épinards mal lavés, de patates douces non épluchées, en quantités minimes, et le soir, à 5 heures, nous recevions la même ration.

On essaya de nous donner du poulet et du poisson : 95 pour cent d'entre nous, c'est-à-dire tous ceux qui en avaient mangé, souffrirent de maux d'estomac violents, d'empoisonnement, et on en suspendit la distribution.

Nous maigrissions rapidement, beaucoup d'entre nous tombaient malades et n'étaient pas soignés, car l'hôpital ne contenait que huit lits. Aucune aide médicale. La Croix-Rouge siamoise n'avait pas le droit de visiter le camp. Aucun représentant de la Croix-Rouge Internationale ne put entrer.

Les navires de guerre siamois étaient amarrés sur le fleuve, à moins de 150 mètres du camp, mettant nos vies en danger, car ils constituaient une cible pour nos bombardiers.

ATROCITÉS JAPONAISES

Nous entendions dans le camp des récits d'atrocités japonaises qui nous faisaient frémir : 23 personnes capturées par les Japonais dans le sud du Siam demeurèrent dans une maison, attendant d'être envoyées au camp de concentration. Les Japonais, las de les garder, encerclèrent la maison avec des gardes armés et jetèrent des grenades à main à l'intérieur. Ils mitraillèrent les prisonniers qui se jetaient dehors. Sept d'entre eux survécurent, s'étant jetés à terre et ayant fait les morts. Ils s'enfuirent dans la jungle, vécurent 18 jours de fruits et furent finalement repris. Ils arrivèrent chez nous transformés en véritables cadavres vivants.

Nous avions élu un comité qui agissait en porte-parole, mais son autorité « diplomatique » fut nulle. Nous ne reçûmes aucune réponse à nos protestations concernant la nourriture.

Nous ne recevions aucun vêtement, aucune nourriture du dehors. Nous étions entrés avec une seule valise, et nous devions nous en suffire. Les visites des Siamois apparentés aux prisonniers étaient permises deux fois par semaine, durant dix minutes.

Nous avions organisé des classes pour les enfants, des conférences pour les adultes. Les échecs et le bridge allégeaient le poids des longues journées d'internement !

Les Japonais nous avaient défendu de créer un journal du camp. Ils cherchaient à nous démoraliser en nous interdisant les livres, en nous empêchant de chanter. Les gardes siamois, commandés par des Japonais, nous apportaient des journaux anglais contrôlés par les Japonais.

La propagande japonaise est semblable, dans son esprit général, à la propagande nazie. Les nouvelles sont commentées d'après les mêmes principes d'excitation de l'orgueil national. On peut en conclure que toute la guerre d'Extrême-Orient n'est pas tellement dirigée contre l'Angleterre et les Etats-Unis que contre toutes les nations blanches. En définitive, les Allemands et les Italiens également seront rejetés d'Asie, selon le mot d'ordre japonais : « L'Asie aux Asiatiques ».

Les Allemands à Bangkok étaient gênés. Leurs lettres étaient ouvertes, leurs lignes téléphoniques surveillées, leurs mouvements épiés. Les Italiens étaient mis à l'écart, car ils ne méritaient pas tant d'égard.

LA LIBÉRATION

Après neuf mois de captivité, on décida de rapatrier quelques-uns d'entre nous. On nous transporta en camion vers le navire. Nous voyageâmes jusqu'à Saïgon, où on nous embarqua sur un bateau japonais transportant des prisonniers anglais et alliés venant de toutes les régions d'Extrême-Orient.

Un incident curieux rappelle la volonté absolue des Japonais de dominer toutes les mers orientales. Tant qu'ils voguaient dans les eaux du Pacifique, ils refusaient d'observer l'heure du méridien de Greenwich. Tandis que nous voyagions vers l'ouest, nos repas étaient toujours servis suivant l'heure japonaise, de plus en plus tôt. Nous prenions notre petit déjeuner avant l'aube. Des délégués suisses s'assuraient que nous n'étions pas maltraités. Et, habitués à une nourriture dégradante, nous eûmes tous de grands malaises, après quelques jours de bonne chère.

Nous étions partis du camp avec la permission d'emporter dix livres sterling pour acheter quelques provisions de bord. En fait, aucun de nous ne possédait ce capital énorme !

En arrivant à Lourenço-Marquès, nous apprîmes que les Japonais échangés par la voie diplomatique, qui regagnaient leur pays, avaient emporté de fortes sommes, et qu'ils avaient acheté tout ce qu'ils pouvaient. Un Japonais avait raflé dans les magasins, avec de la nourriture et des médicaments, douze costumes, quarante paires de chaussures et autant de chemises !



NOS CONTES

Echec et Mat

Le colonel baron von Moske ouvrit lentement les yeux. Autour de lui, rien ne subsistait plus de ce qui, quelques minutes auparavant, représentait un poste de reconnaissance allemand. Un silence de mort pesait lourdement sur les corps inanimés de ses compagnons. Le colonel reprenait lentement conscience des événements ; ses camarades et lui avaient été surpris par un bombardier russe qui, en quelques secondes, avait tout balayé sur son passage. Brusquement, il se rendit compte d'une chose qui lui parut être un vrai miracle : il était le seul survivant du désastre. Il se sentit désemparé et tâtonna dans la pénombre, tâchant de retrouver son pistolet et sa boussole. L'obscurité tombait rapidement et le colonel comprit qu'il ne pouvait passer la nuit dans cet endroit découvert. Il fallait qu'il s'abritât. Il se souvint alors d'une ferme abandonnée non loin de là, et où il pourrait chercher refuge jusqu'au matin.

Dès que le colonel atteignit la ferme, il barricada la porte et sombra dans un sommeil dont il ne se réveilla qu'au grand jour. La tempête n'avait pas encore cessé et dehors la neige tombait en gros flocons silencieux. Il se sentait gelé. Au fond de la pièce, la cheminée semblait intacte, une pile de bois était posée à côté. Le colonel alluma très vite un grand feu réconfortant et, tout en fumant une cigarette, il essaya d'oublier la guerre.

Felsenhausen ! Il songea à ce vieux château qui l'avait vu grandir et où, maintenant, sa jeune femme l'attendait ; il se demanda tristement s'il la reverrait jamais. Mais ces idées étaient des faiblesses indignes d'un colonel allemand ; il fallait plutôt qu'il se concentrât sur le plan de la nouvelle offensive qu'il préparait pour le général. Il savait que von Gronau comptait sur lui. Von Moske aimait à rapprocher le jeu de la guerre au jeu d'échecs : ne jamais compter sur le hasard, toujours faire la manœuvre nécessaire — la moindre erreur de jugement signifiant la défaite.

Pendant qu'il allumait le feu, il avait découvert avec surprise un jeu d'échecs. Von Moske posa négligemment les pions sur l'échiquier tout en admirant la finesse de leurs lignes. Il songea un instant à emporter le jeu comme talisman, mais il fut brusquement tiré de ses réflexions par un bruit venant du dehors. Il saisit son pistolet.

Dès que la porte s'ouvrit, le premier réflexe de von Moske fut de tuer, puis il se ravisa, ne voyant qu'un seul homme devant lui. Grand, barbu, il était entièrement recouvert d'un gros manteau de fourrure. Von Moske demanda brusquement en russe :

— Comment vous appelez-vous ?

Le colonel parlait difficilement le russe, et il fut soulagé d'entendre l'homme répondre en allemand :

— Je m'appelle Stephan Visaroff.

— D'où êtes-vous ?

— D'Odessa.

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

La réponse était évidente : c'était un guérillero.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je ne vous ai pas tué ? dit von Moske.

Le Russe tendait ses mains à la flamme ; sa figure était dépourvue d'expression. « Un idiot de plus », pensa von Moske.

— C'est que, quand la tempête cessera, expliqua-t-il, je devrai retourner à mon poste, et je vous promets la vie sauve si vous m'y conduisez. Je ferai en sorte que vous soyez traité comme un prisonnier de guerre.

Visaroff demeurait silencieux.

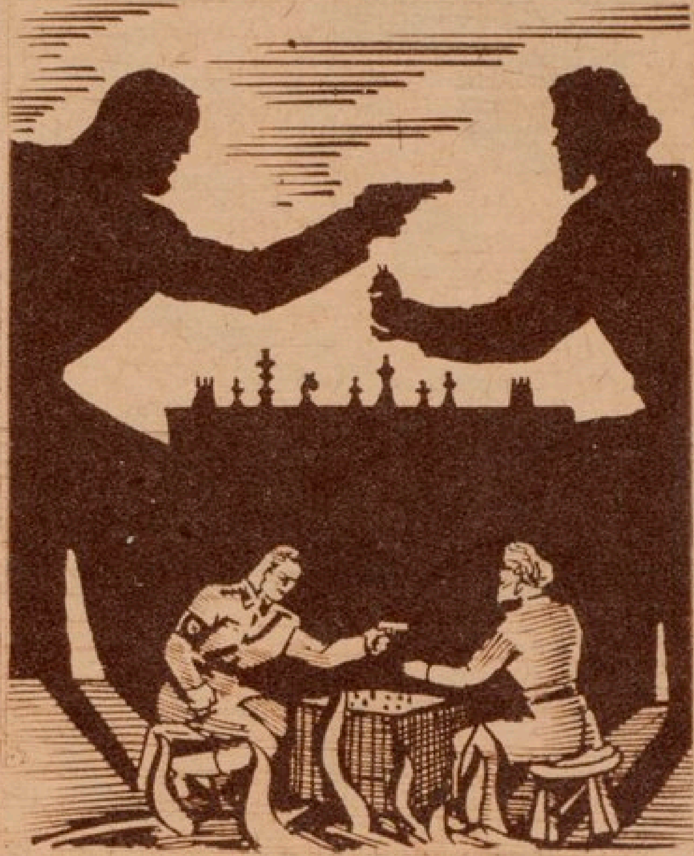
— Réfléchissez ! suggéra von Moske.

Puis l'homme parla, sans tourner la tête, et le son de sa voix restait neutre.

— Les Allemands ne sont plus dans le village, ils l'ont quitté la nuit dernière !

— Vous mentez ! lança sèchement von Moske.

Mais, au fond de lui-même, il savait que cet idiot n'avait pu imaginer une telle histoire. Von Moske pointa son pistolet sur Visaroff, mais le Russe ne faisait pas un seul mouvement : il était simplement là.



Le colonel alluma une cigarette et la fuma très lentement pour la garder plus longtemps, puis il se souvint du jeu d'échecs. Il pourrait placer les pions et résoudre quelques problèmes difficiles, en attendant la fin de la tempête...

— Le Herr Colonel est un excellent joueur !

Von Moske avait remarqué que Visaroff le surveillait depuis un bon moment.

— Oui, répondit-il, j'ai déjà gagné plusieurs tournois.

— Je suis également considéré comme un bon joueur, dit Visaroff.

Von Moske le dévisagea avec surprise.

— Je vais vous faire une proposition, reprit le Russe : jouons une partie d'échecs. Il n'y a pas de raison pour que nous mourions tous les deux.

— Vous oubliez que c'est moi qui porte le revolver ! dit le colonel.

— Je sais que vous voulez me tuer, continua le Russe placidement, et ensuite, vous essayerez de retrouver votre chemin à travers la forêt. Quelle chance avez-vous ? Aucune !

— Cessez vos impertinences ! hurla von Moske à bout de patience.

— Non, écoutez plutôt ce que j'ai à dire ! Si nous jouons cette partie d'échecs et que vous gagnez, je jure de vous ramener sain et sauf dans vos lignes.

Von Moske rabaissa le canon du revolver.

— Si vous perdez, continua Visaroff, vous me laisserez partir.

Von Moske avait l'humour macabre. « Après tout, songea-t-il, pourquoi pas ? » Il se demanda si Visaroff perdant tiendrait sa parole ; il pensa que oui. Quelques instants auparavant, tout semblait désespéré, et maintenant il était sûr de revoir Felsenhausen et Erica ; il était sûr de gagner.

— J'accepte votre proposition !

Une heure plus tard, la première manche se terminait par une retraite. Von Moske se rendait compte qu'il avait sous-estimé son adversaire ; mais plus il tâchait de se concentrer, plus il perdait le contrôle de ses nerfs. Silencieusement assis en face de lui, Visaroff fixait l'échiquier ; il symbolisait l'armée russe : patient, tenace, sachant que la victoire finale était sienne.

Simultanément, von Moske se comparait au peuple allemand. Il doutait de la victoire, mais il luttait désespérément contre la peur de la défaite. Brusquement, il joua avec insouciance, se fiant complètement à la chance.

Visaroff déplaça le cheval, puis avança la reine : von Moske était coincé, cette fois-ci définitivement.

— Echec et mat, dit Visaroff avec calme.

Von Moske tira par deux fois, et Visaroff tomba de sa chaise. Il gisait maintenant à terre, un flot de sang coulait de sa bouche, mais ses yeux restaient larges ouverts.

— Chien de Russe ! cria von Moske, aveuglé de fureur.

Et il visa l'homme de nouveau. Puis il se ressaisit et sourit. « Une victoire par la défaite », pensa-t-il amèrement.

Le colonel baron von Moske était porté comme disparu, quand il atteignit les lignes allemandes une semaine plus tard. Comme l'avait souligné le général Gronau, von Moske était l'exemple magnifique de l'endurance et du courage nazis. Il obtint une permission.

Mais, même entouré des bras de sa jeune femme, von Moske était hanté par les yeux du mort, qui le fixaient. Il savait, il le saurait toujours qu'il n'était qu'un tricheur, un lâche, un être inférieur à un Russe, un homme sans honneur, un vulgaire assassin...

Les officiers nazis ne commettent jamais de suicide, c'est pourquoi les journaux allemands racontent que le colonel baron von Moske était mort d'une attaque cardiaque.

— Il a dû le faire dans un moment de folie ! dit Gronau.

Mais il se trompait : ce n'était pas un moment de folie, c'était un moment de clairvoyance implacable.

(Traduit de l'anglais)

D'après ARNT GIUSTI

LES LIVRES

« CONTES D'ÉGYPTE ET DE FRANCE »
par Gaston Poutot (Editions Horus)

Elles sont charmantes ces histoires d'Egypte et de France contées avec beaucoup de tact par M. Poutot qui, on le sent, fait un effort pour se mettre à la portée de tous. Ce livre s'adresse surtout à la jeunesse scolaire d'Egypte qui trouvera là un excellent dérivatif. Mais tout le monde lira avec plaisir ces nouvelles qui n'ont d'autre prétention que de distraire. Le but de l'auteur a été, à ce point de vue, largement atteint. Il serait souhaitable de voir propager cette formule qui comble une lacune née de la guerre. Remercions-en l'auteur et exprimons le vœu de le voir continuer dans cette voie.

« LE SENS DE LA VIE »
par J.-P. BERTAL

M. Paul Bourget nous avait donné « Le sens de la mort ». M. J.-P. Bertal nous parle aujourd'hui, dans un livre publié par la Maison Hachette à Istanbul, du « Sens de la vie ». Mais tandis que le premier était un roman à thèse, le second ne contient que des réflexions et des considérations sur la vie, les gens et les choses. On est profondément intéressé par les idées philosophiques de l'auteur et on ne manque pas de tirer de tout cela des conclusions pour le moins utiles. M. Bertal est un penseur et il nous promène à travers toutes les étapes de notre existence. Il étudie toutes les conditions de l'être humain pour en tirer des déductions et des pensées qui ne manquent pas de profondeur.

Dans son avant-propos, l'auteur pose plusieurs « pourquoi ». N'est-ce pas d'ailleurs « ce que demande l'enfant ouvrant ses yeux à la vie ? Pourquoi ces arbres, ces montagnes, ce ciel et cette terre ? L'adolescent qui sent des troubles en son âme et en son corps se demande : pourquoi ? » Avec un sens psychologique assez sûr, M. Bertal répond à ces pourquoi et à beaucoup d'autres, et nous ne pouvons que tirer le meilleur profit de ses connaissances approfondies de l'âme humaine.

SOLUTIONS

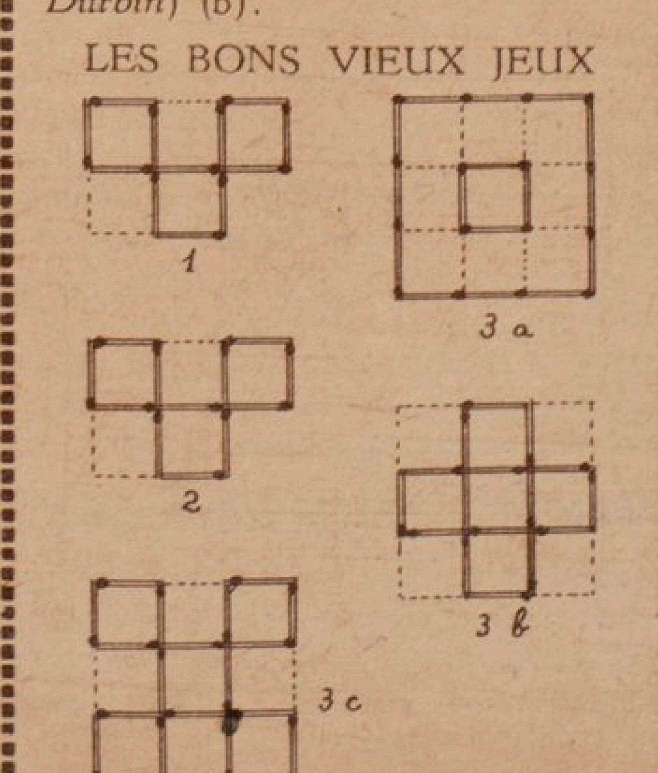
SUPERFICIE

1° *Egale dans les deux cas.* — 2° *Plus grande pour le cercle, plus petite pour le triangle.* — 3° *Plus grande dans les deux cas.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Les Russes (Lénine)* (b). — 2. *Américain* (c). 3. — *Le verre* (c). — 4. *Mme Holliday (Deanna Durbin)* (b).

LES BONS VIEUX JEUX



FÉMINITÉS



ZORINA
Grâce incomparable, harmonie des formes et du mouvement... Vera Zorina interprète une danse.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Trop grosse »

Voici un excellent exercice pour les hanches : allongée bien à plat sur le dos, soulevez votre corps et vos jambes. Retournez-vous ensuite sur le côté droit, puis sur le côté gauche, en massant bien les hanches. Exécutez vingt fois ces mouvements sur le plancher ou sur un tapis.

Nièce « J'en ai assez de la vie »

Vous avez tort de prendre les choses ainsi. Ce n'est pas parce que quelques jeunes filles frivoles ont réussi à décrocher un mari que vous devez en conclure : « Si je veux me marier, je dois être plus facile avec les hommes ». Je connais pas mal de jeunes gens qui, après avoir roulé leur bosse un peu partout, ont fini par épouser des jeunes filles timides et rougissantes, très style 1900. Quand un homme se case, c'est pour avoir la sécurité et faire confiance à son épouse. Or, avec une femme au passé orageux, il sera continuellement sur le qui-vive et s'empoisonnera inutilement l'existence. Il y a évidemment des exceptions, mais elles ne sont pas aussi nombreuses que vous semblez le croire.

Nièce « Arménienne »

Il existe des crèmes à base d'eau oxygénée qui blanchissent la peau. Il m'est impossible de vous en indiquer dans les colonnes de cette rubrique. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai directement.

Nièce « Jouvencelle, bête à souhait »

Votre lettre, fort spirituelle, m'a prouvé le contraire. Cessez de vous croire détestée par tout le monde. Vous avez la manie de la persécution poussée à un degré extrême. Je suis sûre qu'autour de vous il y a beaucoup de personnes qui vous aiment et veulent votre bien.

Nièce « Comme je suis laide ! »

Vous n'êtes, certes, pas une beauté, mais je vous trouve fort agréable à regarder. Vos diverses photos m'ont permis de constater que vous avez un visage sympathique et attirant. Vos traits ne sont pas réguliers ? Qu'à cela ne tienne. Les plus grandes vedettes de cinéma ne sont pas belles. Vous êtes expressive, jeune et pleine de santé, vous avez une ligne parfaite. De quoi vous plaignez-vous ?

Nièce « Je l'ai quitté »

Non, je ne vous féliciterai pas. Vous avez quitté votre mari, après sept ans de mariage, parce que vous avez trouvé dans sa poche la photo d'une femme ? Pourquoi n'avez-vous pas eu une explication ? Pourquoi avez-vous tout abandonné sur un simple soupçon ? Votre époux aurait peut-être pu vous donner une explication très simple pour cette photo. Retournez tout de suite à la maison et expliquez-vous. Tout s'arrangera, vous le verrez.

Nièce « Pervenche aux yeux verts »

Vous n'avez pas le droit de faire une scène de jalousie à ce jeune homme qui vous plaît parce qu'il sort avec d'autres femmes. Il ne vous a jamais rien promis, et, d'ailleurs, le fait d'aller dans le monde ne signifie pas du tout qu'il ne tient pas à vous. Soyez moins jalouse et, surtout, moins exclusive. Donnez plus de chances à ceux que vous aimez. Plus ils se sentiront libres et plus ils vous aimeront.

Nièce « Bertha »

Puisque votre évier est sale, vous pourrez le laver d'abord à l'eau et au savon, puis avec la poudre à récurer. Quand vous aurez fini, passez une serviette usagée que vous aurez d'abord trempée dans de l'eau chaude additionnée d'une cuillerée à soupe de véritable eau de Javel. Laissez sécher, puis rincez à grande eau.

Nièce « Perla, future nouvelle mariée »

Je sais que beaucoup de tissus blancs jaunissent quand on les lave. Pour éviter cet inconvénient, trempez les tissus, avant de les donner à la couturière, dans du lait tiède. Laissez pendant un quart d'heure, puis lavez à l'eau chaude et au savon. Ainsi traitées, vos étoffes demeureront blanches indéfiniment. Ce procédé qui vous coûtera un peu cher, vu le prix du lait, vous permettra d'avoir des toilettes d'un blanc neigeux.

TANTE ANNE-MARIE

ETES-VOUS TIMIDE ?

La timidité... Certes, il est facile de « classer » immédiatement ceux chez qui c'est une véritable infirmité, et aussi ceux qui en sont totalement dépourvus.

Mais, entre ces extrêmes, que de nuances plus subtiles, que de caractères plus complexes !

Voulez-vous avoir une idée précise de votre degré de timidité ? Répondez loyalement au questionnaire que je vous donne aujourd'hui. Vous pourrez ainsi vous analyser de façon précise. Marquez 2 si vous pouvez dire « oui » sans hésiter, 1 pour « oui et non » et 0 pour un « non » catégorique.

1. Rougissez-vous facilement ?
2. Eprouvez-vous de la gêne à prendre la parole en public ?
3. Vous est-il désagréable de traverser une salle ou un salon plein de gens qui vous regardent ?
4. Vous sentez-vous gauche et maladroite en offrant des fleurs ou un cadeau ?
5. Vous paraît-il très difficile de refuser une invitation sans vexer celui ou celle qui vous l'a faite ?
6. Aimeriez-vous « rentrer sous terre » quand on vous fait des compliments en public ?
7. Vous est-il désagréable de porter une toilette qui vous fasse remarquer ?
8. Etes-vous au martyre lorsque vous êtes obligée de demander une augmentation, un emploi ou un prêt d'argent ?
9. Avez-vous horreur de réprimander vos subordonnés, même si ces derniers ont mal agi ?
10. Vous troublez-vous sans parvenir à vous disculper, si un de vos supérieurs vous fait une remarque ?
11. Avez-vous l'impression que le ciel va s'écrouler sur votre tête quand vous vous rendez compte que vous venez de « gaffer ».
12. Hésitez-vous à défendre vos opinions lorsque votre interlocuteur semble vouloir s'en moquer ?
13. Perdez-vous la tête si vous devez discuter avec quelqu'un d'irritable et de véhément ?
14. Vous sentez-vous gauche et maladroite en présence d'un personnage important ?
15. Vous est-il désagréable d'adresser la parole à un inconnu, pour lui demander votre chemin, par exemple ?
16. Vous sentez-vous incapable d'inviter plusieurs personnes chez vous et de les distraire convenablement ?

Faites le total des points obtenus. Si vous obtenez 25, c'est un désastre et vous devez commencer à vous rééduquer. De 15 à 25, c'est encore trop de timidité. De 10 à 15, vous êtes parmi les gens atteints de timidité moyenne. De 5 à 10, vous êtes normale. Mais au-dessous de 5, vous devez vous méfier, car vous êtes plus audacieuse qu'il ne faudrait.

ANNE-MARIE

Ménager vos USTENSILES DE CUISINE

Puisqu'il vous faut maintenant économiser tout ce qui est métallique, vous devez prendre quelques habitudes qui feront durer davantage vos ustensiles de cuisine.

Tout d'abord, dès que vous avez fini de vous en servir, plongez dans l'eau chaude ceux qui sont un peu gras et dans l'eau froide ceux où vous aurez fait cuire du lait ou des œufs.

L'aluminium est terni par certains légumes, mais les acides et les fruits lui rendent son éclat premier. Pour le remettre à neuf, faites bouillir dedans de la chicorée.

Servez-vous d'eau froide et de savon pour faire le nettoyage de vos casseroles après avoir enlevé les détritus avec un tampon métallique.

Les ustensiles d'étain deviennent tout propres quand vous les plongez dans de l'eau chaude additionnée d'une poignée de cristaux. Rincez-les à l'eau claire.

Rappelez-vous également qu'une brosse à poils durs vaut mieux qu'un tampon de métal pour récurer des récipients étamés.

Laissez sécher vos ustensiles, sans les frotter, sur une planche à l'air, ou mettez-les toujours dans un placard ventilé.

Ainsi vous prolongerez leur usage de façon très appréciable.

QUELQUES TRUCS

Vous pouvez aisément faire disparaître des taches sur des bas clairs en les frottant avec un petit fragment de gomme très molle. Opérez de bas en haut et jamais en rond, car vous risqueriez de déchirer les bas.

Contre les piqûres de moustiques : frottez l'endroit de la piqûre avec un oignon cru. Ceci fait disparaître immédiatement l'enflure et supprime la démangeaison.

Les blancs d'œufs battus dans un récipient de métal montent toujours facilement. Pour les battre en neige plus aisément, ajoutez quelques gouttes de citron.

Pour nettoyer un évier de porcelaine blanche, il faut le saupoudrer complètement, le soir, de chlorure de calcium en poudre et le laisser ainsi toute la nuit. Le lendemain, lavez bien l'évier et toutes les taches auront disparu.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

« Quel est l'âge idéal du mariage ? » demandait-on l'autre jour dans les salons de votre amie Isabelle qui fêtait le quatrième anniversaire de son union avec Raoul.

— De vingt à vingt-cinq ans pour la femme, émit d'un ton autoritaire une dame au visage pour moi inconnu, et de vingt-cinq à trente pour l'homme.

— Pas du tout, répliqua la jolie Mme Z. Je trouve que les mariages les plus réussis sont ceux qui ont lieu pour l'homme après la trentaine. Peu importe l'âge de la fiancée, et eût-elle dix-huit ans que la disproportion n'offrirait aucun inconvénient. Pour ma part, je n'ai jamais aimé les blancs-becs ; et si j'ai épousé Raoul, c'est parce que je le croyais à juste raison doté d'une expérience propre à me rendre heureuse. Que voulez-vous faire d'un gringalet qui a encore tout à apprendre et qui perd la tête devant le premier jupon !...

— Moi, fit un célibataire endurci avec un sourire sceptique, je considère qu'il n'est pas d'âge réglementaire et j'approuve parfaitement M. Lloyd George d'avoir convolé en justes noces à l'aube de sa quatre-vingtième année...

Des murmures réprobateurs répondirent en chœur à cette déclaration, sans laisser au bonhomme le soin de justifier son point de vue.

Le groupe s'éparpilla, la maîtresse de maison ayant ouvert toutes grandes les portes de sa salle à manger, et la question resta en suspens.

Elle l'est encore au moment où je vous écris.

« Cela n'a aucune espèce d'importance », me direz-vous à juste raison. En effet, il est à l'heure actuelle des problèmes beaucoup plus considérables et j'imagine, en tout cas, que les assertions de l'un ou l'autre des invités n'eussent en rien changé le cours des événements. Pour des amoureux en mal de mariage, la question d'âge n'a jamais compté...

Comment voulez-vous établir une règle en ce qui concerne un domaine aussi personnel et vous croire autorisé à émettre telle opinion alors que tant d'unions faites dans les meilleures conditions, non seulement d'âge, mais de milieu, de situation et de fortune, ont été à la débandade et que d'autres effectuées dans les circonstances les plus ingrates furent un succès ?

Le mariage de M. Lloyd George avec la secrétaire qui collabore avec lui depuis trente ans en sera peut-être un exemple de plus et au moins auront-ils l'avantage de ne point voir éclater entre eux la moindre scène de jalousie, menace constante de discorde entre jeunes époux...

A quelque chose, vieillesse est bonne !

Sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

L'ECRAN DE LA SEMAINE

(SUITE DE LA PAGE 3)



Carte de l'Autriche, vue du nord-ouest. La petite carte indique les distances qui séparent l'Autriche des bases aériennes alliées en Grande-Bretagne et en Afrique du Nord. Wiener Neustadt — où se trouvent les usines Messerschmitt — a été très violemment bombardé au début de cette semaine. (D'après « Illustrated »)

L'Autriche

SOUS LES BOMBES ALLIÉES

Ces dernières semaines, les avions américains ont bombardé à plusieurs reprises des objectifs militaires et industriels en Autriche. Les bases africaines ont permis d'effectuer ces raids sur les centres autrichiens, où les dirigeants nazis ont installé un certain nombre d'industries qu'ils croyaient à l'abri des incursions aériennes alliées.

L'Autriche a été économiquement organisée par les nazis comme centre de ravitaillement des Balkans ; ses voies de communication et ses moyens de transport ont été adaptés à ce but. Ce dernier caractère confère à l'Autriche un intérêt stratégique considérable.

Vienne est un centre industriel extrêmement important. Des usines de guerre ont été installées aussi bien au cœur de la capitale autrichienne que dans ses banlieues : à Meidling, à Ottakring, Hernals, Brigittenau, Foridsdorf... Il y a aussi à Vienne les deux gares du Sud et de l'Est, situées à dessein l'une près de l'autre, et le port fluvial du Danube qui constitue en même temps, grâce à ses réservoirs, un vaste entrepôt de pétrole, car les tankers venant de Roumanie le traversent avant de se rendre aux raffineries de Kornenburg.

Au centre même de la ville, se trouvent disséminées des usines métallurgiques qui fabriquent des munitions, des locomotives, des outils et des instruments de précision et d'optique.

Aux alentours de la capitale existent d'autres centres industriels tels que Hirtenberg qui fabrique des armes légères, Stockerau et Schwechat où Krupp s'est installé. La plupart de ces usines sont alimentées en énergie électrique par une seule station, celle d'Opponitz.

Il suffirait donc d'une bombe lancée au but pour que la plus grande partie de la région viennoise soit paralysée.

Si maintenant des investigations étaient poussées plus à l'ouest, on rencontrerait une chaîne ininterrompue d'usines concentrées à Neustadt et à St.-Polten. On y produit tanks, avions, camions et automobiles, dont les principaux bénéficiaires sont la Wehrmacht et les armées qui se battent en Italie. On y rencontrerait aussi des fabriques de produits chimiques aussi importantes que celles de Berlin et, enfin, des ateliers de réparation nombreux.

L'Autriche exploite d'autre part, sur une très grande échelle, les industries extractives : celle de la houille et du fer qui est fondu dans les hauts fourneaux de l'« Alpine Montan Gesselschaft » dont les propriétaires étaient déjà acquis à Hitler avant l'Anchluss.

Les fonderies de cette firme sont situées dans un vaste district qui englobe en gros les villes de Bruck, de Leoben, d'Eisenerz, de Judenburg et de Graz.

Etant donné le caractère fixe de cette industrie, qui ne peut comme les autres être transportée ailleurs, il sera aisé à l'aviation alliée, le moment venu, d'en priver l'Allemagne qui se ressentirait gravement d'une telle perte.

D'autre part, il va s'en dire que la production de tous les territoires placés sous la domination du Reich est organisée de telle façon qu'elle soit rigoureusement cohésive. Ainsi le bombardement effectué dans une région occupée pourrait-il avoir de graves répercussions sur l'ensemble de l'économie allemande. Et l'Autriche est, aujourd'hui, le pivot autour duquel tourne l'économie de l'Europe centrale.

La Conversion

DE LA DETTE

La Conversion de la Dette Publique et l'émission du nouvel emprunt d'Etat suscitent de nombreux commentaires.

Cette opération financière constitue une innovation audacieuse dans la vie économique égyptienne. C'est la première fois que l'Etat égyptien, s'inspirant de la politique pratiquée avec succès dans tous les grands pays du monde, essaie de tirer avantage de la situation économique pour alléger le fardeau des charges financières qui pesait lourdement sur le peuple d'Egypte.

En soi, la conversion est simple. Elle consiste à échanger un titre de créance sur l'Etat égyptien, contre un autre titre de créance.

Pour les particuliers, les avantages sont nombreux. Ils ont été énumérés dans la presse locale, et il n'est guère nécessaire de les rappeler. Mais du point de vue général, le nouvel emprunt offre des avantages remarquables.

Le retrait d'une partie considérable de l'excédent des capitaux « flottant » sur le marché aura l'effet d'atténuer d'une manière heureuse le renchérissement du coût de la vie.

La diversité des emprunts, la constitution d'un fonds d'amortissement et la fixation d'échéances différentes pour le remboursement supprimeront pour le gouvernement les graves ennuis d'une dette presque permanente. Il ne fera plus face qu'à une dette amortissable. Les capitaux disponibles trouveront par ailleurs dans les nouveaux emprunts un placement rémunérateur et sûr. Un marché monétaire sera créé. Il pourra s'étendre hors d'Egypte, jusqu'aux pays voisins.

Les pays du Proche-Orient s'achemineront ainsi vers une union économique, prélude à d'autres ententes futures. Peut-être une union monétaire, sous les auspices de laquelle ils pourront conclure toutes leurs transactions, sera-t-elle envisagée. Ce serait un avantage précieux pour les pays d'Orient.

Le gouvernement sera incité, après la réussite de ces mesures, à faire face courageusement aux tâches accessoires qui lui incombent.

Il devra surveiller le marché des capitaux, mettre le cours des titres à l'abri des violentes fluctuations auxquelles étaient exposés ceux de la Dette Publique. Il veillera à ne pas gêner cependant le cours de l'économie nationale, et il faudra beaucoup de doigté au législateur, pour trouver le « juste milieu » qui lui permettra de faire œuvre durable.

Mais, par ailleurs, la fixation de délais déterminés pour le remboursement des nouveaux emprunts, ainsi que la constitution d'un fonds de réserve pour l'amortissement, contribueront à maintenir le niveau des cours. L'Egypte s'avance ainsi dans la pratique de la science financière. Sa dette étrangère sera un souci oublié de son histoire prochaine.

La Relève...

Dans ses tentatives de fournir de la main-d'œuvre française à Hitler, Laval subit échec sur échec.

Voici une statistique qui donne une idée de l'ampleur de ceux-ci :

	Ouvriers convoqués	*Recrutés*
Marseille	1.200	78
Macon	100	0
Valence	108	4
Nîmes	450	28
Carcassonne	89	67
Béziers	101	11
Le Puy	78	35
Aurilac	66	26
Toulon	220	4

L'arrivée de certains travailleurs rapatriés d'Allemagne a définitivement convaincu les ouvriers français de la nécessité de résister au recrutement forcé. Ces rapatriés ont en effet décrit le sort des Français malheureux qui travaillent en Allemagne.

« La population allemande ne peut plus nous souffrir. Dans le tramway on nous crache dans le dos. Je suis allé une fois au cinéma avec trois amis. Le public a tellement protesté que deux policiers nous ont fait sortir. Pour dormir, les travailleurs français n'ont qu'une paillasse et une couverture ; pour manger, un jeton qui donne droit à un repas par jour. Ils n'ont pas de tickets de rationnement et leurs moyens financiers ne leur permettent pas de s'approvisionner au marché noir. Car leur salaire peut tromper lorsqu'il est exprimé en francs ; mais converti en marks, il n'a plus de valeur ».

L'équipée

TRAGIQUE



Le colonel Laycock, qui vient d'être nommé chef du Service des Opérations Combinées en remplacement de Lord Louis Mountbatten — promu, comme on le sait, commandant suprême des forces alliées dans le sud-est de l'Asie — est un des héros de cette guerre. Les exploits réalisés par cet officier de commando britannique fourniraient matière à un roman d'aventures des plus palpitants. Ce roman a d'ailleurs été écrit. C'est « Combined Operations », publié par le ministère de l'Information britannique, duquel nous extrayons le passage suivant relatif à l'attaque menée par le colonel Laycock à la tête de ses commandos contre le quartier général du maréchal (alors général) Rommel au mois de novembre 1941.

Le plan de cet audacieux projet fut préparé dès le mois d'octobre, un mois avant l'offensive du général Auchinleck dans le désert libyen. Le colonel Laycock constitua quatre détachements de commandos pour son exécution. Le premier détachement avait pour mission d'attaquer le siège du quartier général de Rommel à Beda Littoria ; le second avait reçu l'ordre d'assaillir le quartier général italien établi à Cyrène ; le troisième, de détruire la demeure du Service Secret italien à Appollonia ; le quatrième devait couper les communications télégraphiques et téléphoniques de la région.

Cette force, réunissant en tout 56 hommes, fut transportée à bord des deux sous-marins « Torbay » et « Talisman » qui quittèrent Alexandrie le 10 novembre 1941, au matin. Un officier de l' « Intelligence Service » britannique, le capitaine (aujourd'hui lieutenant-colonel) J.E. Haselden, vêtu en bédouin, devait attendre l'arrivée des submersibles à un endroit déterminé de la côte africaine, derrière les lignes ennemies. Grâce à ses signaux lancés à l'heure convenue, les deux unités purent débarquer leurs hommes sans être inquiétées. Un incident survint cependant qui obligea le colonel Laycock à modifier ses plans. La mer était houleuse et une des embarcations qui transportait les commandos se renversa ; ceux-ci durent retourner vers le sous-marin à la nage. Laycock décida donc d'attendre sur le rivage, en compagnie d'un sergent et de deux hommes, tandis que les commandos effectueraient leur expédition. Il formerait ainsi une tête de pont et attendrait le débarquement du reste du détachement, la nuit suivante. Il divisa donc ses hommes en deux groupes. Le premier, sous le commandement du lieutenant-colonel Keyes et du capitaine Campbell, attaquerait la maison de Rommel ; le second devait couper les communications télégraphiques et téléphoniques au sud de Cyrène.

Les deux détachements se mirent en route. Grâce à l'aide fournie par quelques Bédouins amis, ils purent approcher de leur destination sans être repérés. Le 17 novembre, dans l'après-midi, ils atteignirent leurs objectifs.

Le détachement du lieutenant-colonel Keyes comprenait en tout 18 hommes. L'heure de l'attaque avait été fixée à minuit. Le plan à suivre était le suivant : Keyes, Campbell et un sergent, Terry, pénétreraient dans la maison de Rommel et la fouilleraient. Trois hommes devaient détruire l'installation électrique, cinq autres surveilleraient le jardin, deux garderaient l'entrée que choisirait leur chef pour pénétrer dans la maison.

A l'heure H, Keyes et ses compagnons quittèrent les dunes derrière lesquelles ils se tenaient cachés dans le désert et s'avancèrent vers la porte d'entrée principale (tous les autres accès conduisant à l'intérieur du bâtiment ayant été trouvés hermétiquement clos), et le capitaine Campbell tapa sur le battant en demandant d'ouvrir à haute voix en allemand. Croyant à une visite urgente, la sentinelle ouvrit la porte. Elle fut aussitôt renversée, mais on ne put l'empêcher de crier. Campbell fut obligé de l'abattre d'un coup de revolver. Le bruit réveilla toute la maison. Deux Allemands dégringolèrent l'escalier du premier étage, mais une rafale de tommy-guns l'obligèrent à rebrousser chemin. Les lumières du rez-de-chaussée, qui avaient été rallumées, s'éteignirent et tout rentra dans le silence.

Le lieutenant-colonel Keyes et le capitaine Campbell commencèrent leurs fouilles à partir du rez-de-chaussée. La première pièce fut trouvée vide, mais dans la seconde les Allemands les attendaient dans l'obscurité. Dès que la porte s'ouvrit, des coups de feu acceuillirent les arrivants. Keyes s'abattit sur le seuil, mortellement atteint. Le sergent Terry vida trois magasins de son tommy-gun dans la chambre, au hasard. Campbell y jeta une grenade. Les deux hommes transportèrent ensuite le corps du lieutenant-colonel Keyes à l'extérieur où il ne tarda pas à expirer. Tandis qu'il se penchait vers son chef agonisant, le capitaine Campbell reçut à son tour une balle qui lui brisa une jambe.

L'ennemi avait été pris par surprise, mais la mission qui avait été assignée au détachement ne put être remplie, car le général Rommel était absent du quartier général ce jour-là.

Cependant, au cours de l'attaque, trois lieutenants-colonels allemands furent tués ainsi que plusieurs soldats.

Après avoir jeté toutes leurs grenades à travers les fenêtres de l'habitation, Campbell donna l'ordre du retour. Mais l'officier ne pouvait plus marcher, sa jambe lui faisant un mal affreux. Il enjoignit à ses hommes de le laisser et de retourner sans lui. On sut plus tard qu'il fut fait prisonnier.

Le 17 novembre, dans l'après-midi, le détachement était de retour à l'endroit où le colonel Laycock l'attendait.

Entre temps, le second détachement avait réussi à parvenir à son objectif et avait fait sauter un grand dépôt de carburant. Mais il ne revint pas au rendez-vous et on n'en entendit plus parler.

Le colonel Laycock envoya un message au sous-marin « Torbay ». Le temps restait cependant mauvais et le sous-marin ne put appareiller près de la côte. Les hommes décidèrent de rester sur le rivage jusqu'au lendemain soir.

La matinée du jour suivant se passa dans le calme. A midi, des coups de feu retentirent à l'ouest — où Laycock avait placé des sentinelles. C'était un bataillon de chasseurs indigènes qui avait repéré la troupe. Bientôt, un bataillon de soldats allemands et un autre de soldats italiens firent leur apparition. Toute chance de pouvoir tenir jusqu'à la nuit s'évanouit. Laycock ordonna à ses hommes de battre en retraite derrière les dunes, de se diviser en groupe de deux ou trois et de se retrancher dans le désert dans l'attente de la VIIIe Armée qui avait commencé son offensive. Lui-même choisit comme compagnon le sergent Terry. Après plusieurs jours de marche, les deux hommes trouvèrent un abri dans lequel ils purent se réfugier ; les Bédouins de la tribu des Senoussis les aidèrent grandement à se soustraire aux recherches de leurs ennemis.

Ce n'est qu'après 41 jours de fatigue, de faim et de soif que les deux fugitifs purent rejoindre l'avant-garde des forces britanniques dont l'avance progressait lentement dans le désert libyen.

Le colonel Laycock et le sergent Terry furent les seuls membres du détachement à être recueillis. Le sort des autres est resté inconnu.

C'était le jour de Noël 1941. Après avoir dîné, le colonel Laycock fut transporté au Caire à bord d'un avion pour déposer son rapport sur cette extraordinaire et audacieuse équipée.

L'AVIS DES BANQUIERS

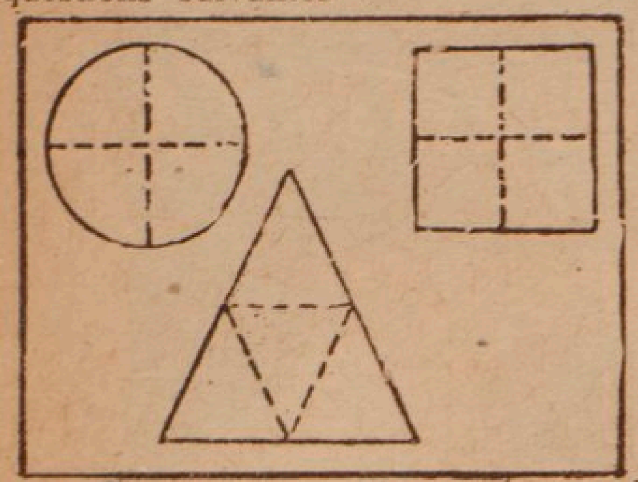
« Quand la guerre finira-t-elle ? » Cette question fut adressée aux Etats-Unis à une centaine de gros banquiers de Wall Street. Leur réponse fut presque unanime : « L'Allemagne sera battue durant l'automne de l'année 1944 ; quant à la résistance japonaise, sa durée est plus problématique : elle pourrait se prolonger de 6 mois à 3 ans. »

DELASSONS-NOUS...



SUPERFICIE

Le cercle, le triangle et le carré donnés ci-dessous ont tous les trois la même superficie et chacun d'eux est divisé en quatre parties égales. Examinez-les bien et répondez aux trois questions suivantes :



1° Chaque partie du cercle est-elle plus petite, égale ou plus grande que chaque partie du triangle et que chaque partie du carré ?

2° La longueur totale des lignes pointillées dans le carré est-elle plus petite, égale ou plus grande que la longueur totale des lignes pointillées dans le cercle et dans le triangle ?

3° La longueur totale des lignes qui entourent une des quatre parties du triangle est-elle plus petite, égale ou plus grande que celle des lignes qui entourent une des quatre parties du carré et celles des quatre parties du cercle ?

POURQUOI L'HUILE DE RICIN PURGE

L'huile de ricin exerce une action purement locale : son principe actif, l'acide ricinoléique, agissant sous forme de savon alcalin, déclenche au niveau même de l'intestin le mécanisme de la purgation. Cette action locale consiste en une irritation de la muqueuse pouvant atteindre, dans certains cas, le parenchyme conjonctif et les capillaires de villosités.

L'action particulière des ricinoléates alcalins sur la muqueuse intestinale peut être attribuée à leur pouvoir cytolytique, notablement plus élevé que celui des autres savons ; cette action semble résulter de leur pouvoir dissolvant vis-à-vis d'un constituant cellulaire : la lécithine.

PROUESSE ARITHMETIQUE

Tous ceux qui ont fait un peu de géométrie connaissent le nombre *Pi*.

Si vous demandez à quelqu'un quelle est la valeur de ce nombre, neuf fois sur dix on vous répondra : 3,1416. Les plus savants vous diront peut-être : 3,141592.

Mais si vous voulez étonner votre entourage, vous direz négligemment :

— Le nombre *Pi* est, pour être plus exact :

3,14159265358979323656264326325l0

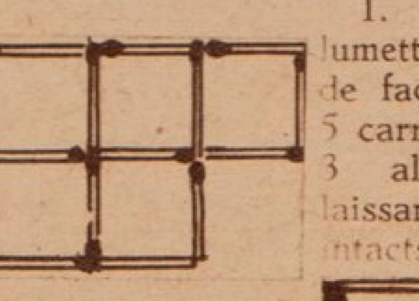
Et pour vous rappeler dans l'ordre ces nombreuses décimales, il vous suffira de retenir par cœur les quatre vers suivants :

Que j'aime à faire apprendre un nombre utile aux sages
Immortel Archimède, artiste ingénieur,
Qui de ton savoir-faire prouva la valeur,
Pour moi ce nombre est un utile témoignage.

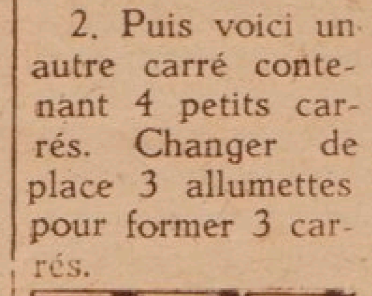
Vous remarquerez de suite que chacun des mots de ce petit quatrain comporte exactement, par le nombre des lettres, les chiffres successifs des décimales du nombre *Pi*.

LES BONS VIEUX PETITS JEUX

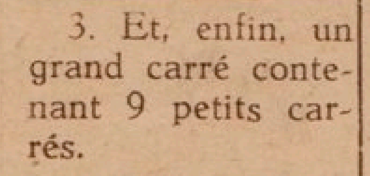
Le briquet a, depuis quelques années, fait une vigoureuse concurrence aux allumettes. Mais il y a des cas où les allumettes prennent leur revanche : notamment pour ces petits jeux, dont voici quelques exemples :



1. Voici 15 allumettes disposées de façon à former 5 carrés ; enlever 3 allumettes en laissant 3 carrés intacts.



2. Puis voici un autre carré contenant 4 petits carrés. Changer de place 3 allumettes pour former 3 carrés.



3. Et, enfin, un grand carré contenant 9 petits carrés.

a) Enlever 8 allumettes de façon à laisser 2 carrés intacts ;

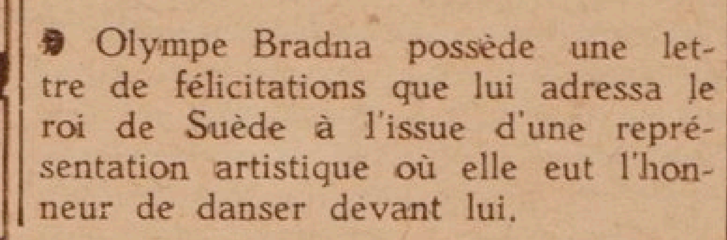
b) Enlever 8 allumettes en laissant 5 carrés ;

c) Laisser 5 carrés en ôtant 4 allumettes.

SAVEZ-VOUS QUE...

● Les deux chiens préférés de Claudette Colbert sont de race bien différente : l'un est un caniche français, tout noir, l'autre un petit terrier écossais. Malgré cette diversité de race... et de nationalité, les deux favoris de la vedette sont les meilleurs amis du monde.

● Olympe Bradna possède une lettre de félicitations que lui adressa le roi de Suède à l'issue d'une représentation artistique où elle eut l'honneur de danser devant lui.



● La couleur préférée de Marlène Dietrich est le blanc. La grande vedette possède quantité de robes, blouses, manteaux de cette teinte.

● Ida Lupino boit avant son déjeuner un grand verre de limonade, en guise d'apéritif.

SAGESSE

Celui qui ne supporte rien, n'est pas lui-même supporté.

(Paul Janet)

La pauvreté manque de beaucoup de choses, l'avarice manque de tout. (La Bruyère)

Une tête sans mémoire, c'est une place sans garnison.

(Napoléon)

Garde ton ami aussi bien que ta propre vie. (Shakespeare)

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir. (Duelos)

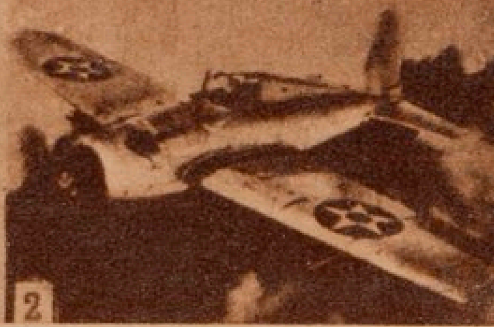
La vraie liberté, c'est pouvoir toute chose sur soi. (Montaigne)

PHOTOS-DEVINETTES



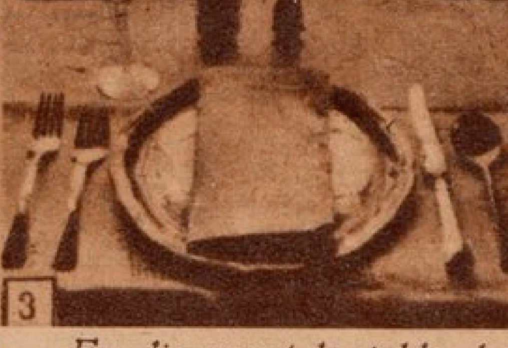
1. *La mémoire de ce grand leader, mort il y a près de 20 ans, est vénérée par ses compatriotes :*

a) les Japonais
b) les Russes
c) les Allemands
d) les Français



2. *L'insigne marqué sur l'aile de ce chasseur montre que cet avion est :*

a) allemand
b) russe
c) américain
d) anglais



3. *En disposant la table, le maître d'hôtel s'est trompé dans la disposition de :*

a) la fourchette
b) du couteau
c) du verre
d) la salière



4. *Cette actrice que nous avons vue débuter à l'âge de 13 ans vient d'interpréter le rôle de :*

a) Mme Miniver
b) Mme Holliday
c) Mme Cheney
d) Mme Curie

RIONS

Dans un bal de société :

— Dites donc, doit-on dire un ou une sandwiche ?

— Moi, ça m'est égal, je dis toujours : « Passez-moi donc trois sandwiches ».

●

Un consommateur. — Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs ?

Le garçon. — Jusqu'à ce qu'on les mange.

●

— Que fait ton fils ?

— Il est attaché à la caisse d'une grande compagnie.

— Tiens ! on les attache maintenant.

●

On annonce à Lili qu'elle a une petite sœur.

— Quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Et se tournant vers le porteur de la bonne nouvelle :

— Maman le sait ?

●

— Bien aigre, garçon, cette bière !

— Un truc du patron. Comme cela la voix des chanteuses paraît plus douce.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 12*)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)